

PRIX
\$200

Le coin du feu

Revue
FÉMININE MONTREAL

LE COIN DU FEU

Revue Mensuelle

ABONNEMENT : }
\$2.00 PAR ANNEE. }

MAI 1893

ADMINISTRATION : }
63 RUE ST. GABRIEL. }

SOMMAIRE

CHRONIQUE.	<i>Mme. Dandurand.</i>	HYGIÈNE.	* *
LA FEMME ET LA LITTÉRATURE.	<i>Yvonne</i>	LITTÉRATURE.	<i>Méfore.</i>
TRAVERS SOCIAUX (les malheureuses).	<i>Marie Vieuxtemps</i>	LA PAGE DES ENFANTS.	•
SAVOIR-VIVRE.	* *	UN LIVRE	<i>Dr. de Miles.</i>
MODE.	* *	ICI ET LA.	•
L'AGRÈMENT DE LA CONVERSATION.	<i>Mme de Girardin.</i>	CUISINE.	TOURNE-BROCHE.
MUSCADIN.	<i>Muscadin.</i>	LA BONNE AVENTURE.	•
LOCUTIONS VICIEUSES.	• •	SOLUTION, ENIGME, ETC.	*
LES CONSEILS DE LA MÈRE GROGNON	•	LA FAMILLE JOYEUSE	<i>Alp, Daudet.</i>
PETITS COURS DE MYTHOLOGIE.	*	LETTRE D'UNE MARRAINE A SA FILLEULE. <i>Em. Raymond.</i>	•

Unlike the Dutch Process

No Alkalies

— OR —

Other Chemicals

are used in the preparation of

W. Baker & Co.'s
Breakfast
Cocoa,

which is absolutely pure and soluble.

It has more than three times the strength of Cocoa mixed with Starch, Arrowroot or Sugar, and is far more economical, costing less than one cent a cup. It is delicious, nourishing, and EASILY DIGESTED.

Sold by Grocers everywhere.

W. BAKER & CO., DORCHESTER, MASS.

NOTES DE L'ADMINISTRATION.

PRIME AUX JEUNES FILLES.—L'administration du COIN DU FEU offre un abonnement gratuit à toute personne qui lui obtiendra de ses amies ou connaissances, non abonnées déjà, trois abonnements payés.

L'administration du COIN DU FEU demande une jeune fille pour voyager dans l'intérêt du journal. Rémunération libérale.

Chronique.

N savant ne nous avait-il pas laissé espérer, il y a quelques années, qu'il allait renouveler ou plutôt réaliser la légende de Faust? Grâce à un procédé ingénieux qui dérobaît à des animaux sains certain principe de vitalité pour le transmettre aux humains débiles — toujours le droit du plus fort — M. Brown-Séguard promettait à l'âge sénile une recrudescence de vigueur mentale et physique, à la jeunesse un épanouissement éternel à tous la lucidité de l'esprit, la santé intellectuelle, le génie puisés dans les entrailles des ... (pardon) des cochons.

C'était la fontaine de Jouvence accommodée au sens pratique de notre temps.

Cette fameuse et poétique fontaine dont on parla tant dans l'antiquité n'existait que dans les vers de quelques écrivains, tandis que maintenant, d'après la découverte du docte membre de l'Institut, le plus modeste bourgeois posséderait au bout de sa cour et sous la peau de *soie* de quadru pèdes éminemment utiles d'ailleurs, la source miraculeuse un peu moins solennelle et parfumée que se sont plu à nous la peindre de sublimes poètes.

Seulement, après un moment de curiosité, une singulière accalmie se produisit dans les ambitieuses espérances soulevées chez les peuples décadents par M. Brown-Séguard. L'humanité routinière se reprit à vieillir, à tremblotter, à radoter comme de plus belle, trouvant plus commode de suivre cette mode antique que de se faire des embarras pour tout révolutionner.

Les motifs les plus futiles quelquefois déterminent les résolutions les plus importantes.

Ainsi le vieillard courbé sous le poids des années, vivant d'une modeste rente et attendant tranquillement la mort, a dû se dire :

— Bah ! rajeunir ... Pourquoi? D'abord, il me faudrait renouveler ma garde-robe. La coupe arrondie de ma redingote par derrière n'irait probablement plus à la cambrure d'un torse redressé. Puis, je reprendrais mon appétit d'autrefois ; et si ma vue s'améliorait, j'aurais la tentation de dépenser beaucoup de luminaire pour veiller tard et lire le soir ; j'achèterais les journaux ; je pourrais fumer cinq ou six pipes au lieu de deux ; enfin, mes moyens n'y suffiraient pas. Ma foi, autant rester comme je suis.

De même le père d'une nombreuse famille, ayant par des années de lutttes et d'efforts conquis une honnête aisance, s'est vraisemblablement fait ce petit discours :

— Me voilà arrivé à l'âge de me reposer. Mes garçons sous ma surveillance vont prendre la direction du commerce. Eulalie et moi nous sommes heureux et satisfaits, qui sait si une fois rajunés — car il ne serait pas juste que je me payasse une inoculation sans lui en offrir une — qui sait si nous n'aurions pas l'idée de nous remettre à peiner pour ramasser encore davantage. Maintenant que je suis rendu au port, pourquoi me rejetterai-je dans les rapides? Je me figure aussi que les enfants perdraient tout respect envers nous. Quand je demanderais en gambadant mes pantoufles à ma petite fille, la polissonne serait capable de me répondre :

— Vas-y toi-même.

Non. Ce n'est pas la peine d'essayer.

Et j'entends le célibataire grisonnant, assagi à grande peine par la goutte et l'expérience, murmurer à demi-voix pour trancher ses hésitations :

— Non, c'est inutile. Je me connais, je ferais encore des folies.

Quant à la question d'acquérir un plus grand développement intellectuel, la plupart se dirent en toute sincérité, tous se croyant des phénix : Tiens voilà l'affaire de mon ami, ce pauvre Un Tel.

Chacun eut comme cela ses raisons particulières de s'abstenir, de sorte que le pauvre Brown-Séguard en fut pour ses frais.

Sa paradoxale découverte n'en a pas moins été le point de départ d'expériences dont va bénéficier maintenant la foule ingrate et sceptique.

C'est ainsi qu'un médecin de Washington compose avec des cervelles de bœufs un élixir magique. Ce philtre, d'après son auteur, le Dr. W. Hammond, peut guérir en quelques jours les maladies du cerveau, certaines affections nerveuses voire même l'épilepsie, rendre instantanément à la vue affaiblie d'un vieillard ainsi qu'à ses facultés à demi-éteintes leur ancienne puissance.

Le célèbre docteur a fait tout récemment devant témoins une démonstration des étranges effets de la *Cérébrine*.

On put voir un homme de force ordinaire soulever sans efforts, cinq minutes après une injection

hypodermique de cette substance, des poids qu'il remuait à grande peine avant l'inoculation.

Ce qui s'opère ainsi pour le cerveau avec la cérébrine peut, assure le savant américain, s'appliquer à tous les autres organes à l'aide de la cardine pour les maladies du cœur, et d'extraits, sur des animaux sains, des parties correspondantes à celles que l'on veut traiter chez l'homme.

Les affections locales seraient donc soignées directement par les injections hypodermiques. Cela supprimerait les lents procédés de la science actuelle qui arrive par voies détournées, et souvent au détriment du reste du système, à guérir un organe lésé.

∞ La lutte contre la décrépitude toujours menaçante de notre nature n'est pas celle qui donne à la science médicale le plus d'occasions de s'exercer. La malice de l'homme lui fournit encore un vaste champ d'action.

Où est le savant qui trouvera maintenant le contre-poids à tout ce que la férocité raffinée des peuples d'Europe a inventé de pouvoirs destructeurs. Il se confectionne aujourd'hui des bijoux de balles qui tuent un homme derrière l'abri d'un gros arbre, ou font des blessures inguérissables. La poudre sans fumée est encore un des succès de l'art militaire actuel. Comme le fait observer Sir Charles Dilke dans un article de la " Vie contemporaine," ce beau progrès va transformer les batailles à venir en carnages et en massacres sans fin où les chefs que rien ne dérobera à la vue de l'ennemi seront visés et tués les premiers. Les chances de la guerre qui depuis un siècle a engraisé le sol de l'Europe de millions et de millions de morts étaient encore trop belles ; il fallait les diminuer. Et les génies infernaux qui ajoutent quelque *perfectionnement* aux engins de démolition sont les grands hommes de leur pays.

Qu'il apparaisse donc le Brown-Séquard qui inventera l'élixir d'humanité. Qu'il se lève le Pasteur qui inoculera aux peuples carnassiers le virus anti-rabique.

∞ En attendant cet heureux et lointain dénouement de la tragédie en *répétition* dans le monde oriental, les victimes désignées des prochaines hécatombes vivent heureuses et insouciantes. Il en est qui ont le courage de se marier, comme

le royal officier de marine dont nos ports ont contenu la grandeur il y a deux ans.

L'héritage peu banal que le prince Georges a reçu de son frère le feu duc de Clarence est sa charmante fiancée, May de Teck.

Si l'on n'était averti que l'amour est un accessoire insignifiant sinon un luxe inaccessible dans les mariages des royautés, on s'étonnerait de la facilité de cette prétendue officielle à changer de parti (sans calembour).

En supposant qu'à la mort du fiancé No. 1 elle ait pourtant versé de vraies larmes, et qu'au mariage du No. 2 elle montre encore sous son voile de mariée le sourire d'un bonheur non feint, on pourrait lui adresser l'observation que la meilleure amie de Gambetta faisait à ce dernier.

L'homme d'état étendait jusqu'au domaine du sentiment l'opportunisme qu'il professait en politique :

— Mon ami, lui disait la jeune femme, je sais que vous êtes toujours sincère, mais vous changez trop souvent de sincérité.

∞ Il est une autre femme qui a occupé en Angleterre l'attention publique ces temps derniers. C'est l'éminent poète qui signe Jean Ingelow, et qu'une femme (naturellement) a osé proposer pour l'honneur de succéder à Tennyson comme poète lauréat.

" Si l'on apprécie le mérite d'une œuvre indépendamment du sexe de son auteur, dit un grand journal américain, et si une pareille position, dans le fait, se donne à qui y a des droits, la candidature de Jean Ingelow devrait être prise en sérieuse considération. En cette grande époque de clarté et de justice où nous vivons, continue-t-il, une femme écrivant mieux la poésie que son 'frère-homme' ne peut pas être mise hors de concours quand il s'agit de décerner au plus méritant une équitable récompense."

Voilà qui est bien parlé... dans le vide. Le sexe fort s'obstinera jusqu'à la dernière extrémité à vouloir personnifier officiellement les muses gracieuses et à défendre l'entrée des académies et autres citadelles de la renommée à de nouvelles concurrentes. A notre humble avis, une telle conduite de sa part est très malhabile. Car enfin, il n'aurait qu'à nous ouvrir généreusement toutes les portes pour démontrer ensuite

combien facilement il nous écrase de sa supériorité. Qu'il essaie un peu.

∞ Que n'essaie-t-on pas d'ailleurs à ce moment d'expérimentation effrénée, caractéristique des années d'exposition. C'est maintenant la pantoufle de Cendrillon qui se promène dans les deux hémisphères cherchant l'idéal petit pied qu'elle pourra contenir. La fameuse mule a sept pouces et demi de longueur, et celle dont les extrémités auront le bonheur de correspondre à cette chaussure microscopique obtiendra un prix au grand concours de Chicago. Avis aux canadiennes.

∞ Dans la récolte d'or que tant d'habiles spéculateurs feront à cette foire universelle, je me demande ce que l'industrie canadienne en recueillera pour sa part.

Un inventeur de génie m'a communiqué à ce sujet quelques idées dont je veux faire bénéficier mes compatriotes.

La première consisterait à élever sur les voies très fréquentées conduisant à l'exposition, de ces fragiles et blanches baraques qui à certains jours surgissent à Paris, le long des boulevards. Sous ces abris gracieux décorés de l'emblème de notre province, une gentille riveraine du St. Laurent, ayant elle-même arboré à sa ceinture un bouquet de feuilles d'érable, débiterait avec grâce la friandise nationale, notre incomparable *sucre à la crème*. La foule cosmopolite s'en lécherait les lèvres.

La seconde proposition de ce génie inconnu était d'installer dans l'enceinte même de l'exposition, des dépôts de parapluies d'un genre spécial. Cet excellent citoyen a eu ici tout particulièrement en vue l'intérêt des familles canadiennes, dont la débandade dans le cas d'une averse subite ressemblerait à la déroute de tout un corps d'armée.

En vue donc de garantir la sainte intégrité des familles autant que de pourvoir à leur confort, l'intelligent philanthrope conseille de tenir à leur disposition de grandes couvertures en caoutchouc comme celles dont on couvre les pianos quand on part pour la campagne. Des hampes tenues par le père et ses fils seraient adaptées aux quatre coins de la toile imperméable, qui servirait ainsi à protéger non seulement la toilette de ces dames mais encore l'homogénéité d'un groupe imposant. Le troisième avantage d'une aussi ingénieuse com-

binaison serait de symboliser aux yeux du monde entier la cohésion, l'esprit de corps de notre race envers et contre tout élément étranger!

Une dernière suggestion beaucoup plus compliquée, et concernant une classe d'individus assez restreinte, n'est pas la moins pratique. — La voici :

Prévoyant le cas où certains de nos nationaux transporteront à Chicago leurs habitudes, et emploieraient là, pour lutter contre la température brûlante, les *petits coups* qui leur servent ici à combattre le froid, notre inventeur propose de fonder une association dite Assurance contre la Belle-Etoile.

Tous ceux qui se savent sujets à caution, et désireraient bénéficier des bienfaits de cette assurance, verseraient une prime avant le départ. Le bureau de la compagnie ferait alors avec tous les débiteurs de *tom and jerry* qui pulluleront à l'Exposition l'arrangement suivant : chaque fois qu'un client de la Belle-Etoile prendra dans leur boutique plus de deux *rafraichissants* de suite, ou même entrera dans y-elles avec les marques d'une ébriété en progrès, ils devront lui mettre autour du corps une ceinture dite de *suretè*, de couleur voyante et munie d'un bon crochet en fer. (L'identité des assurés s'établira au moyen de l'exhibition de la police d'assurance qu'ils devront toujours porter sur eux.) A la fin de chaque journée, à cette heure fatale du crépuscule où les victimes d'un soleil inclément, auteur des soifs inextinguibles, constateront leur impuissance à s'orienter vers leur domicile, et s'affaïsseront inertes sur un banc ou au bord d'un fossé, une escouade d'hommes solides, armés de harpons, parcoureront à cheval dans toute son étendue le terrain de l'Exposition.

Cette patrouille de la -Compagnie de la Belle-Etoile cueillera sur son passage, au moyen du crochet de leur ceinture, tous les abonnés qui, après avoir été éprouvés par la chaleur, seront en train d'attraper de mortels refroidissements. Une grande voiture les recevrait pour les conduire à un asile confortable où d'honnêtes employés les coucheraient et prendraient soin de leur argent.

Voilà de quoi faire la fortune de bien du monde. L'esprit désintéressé qui a eu ces lumineuses conceptions me prie de les soumettre avec ses compliments aux lectrices du COIN DU FEU.

M^{me} Dandurand.

La Femme et la Littérature.

La France possède 2133 femmes écrivains. Bryce, dans son célèbre ouvrage intitulé "The American Commonwealth," soutient qu'aux Etats-Unis le nombre en est plus considérable qu'en aucun autre pays.

Vraiment, ces chiffres doivent faire le désespoir des esprits austères et peu généreux, prêts à nier l'utilité d'une substance cérébrale dans les crânes féminins.

Je crois que chaque époque a eu son Molière déguisé dans ces censeurs acerbes, se refusant à admettre qu'une femme fut bonne à autre chose qu'à s'habiller et à babiller. Mais, fort heureusement, nous pouvons prédire le jour où leurs critiques vulgaires tomberont dans l'oubli et iront grossir le pêle-mêle des théories mortes qui ont amusé l'humanité.

Les femmes ont toujours aimé, cultivé les lettres et protégé ceux qui s'y sont livrés. C'est à leurs prières que plusieurs grands génies composèrent leurs chefs-d'œuvre.

Elles-mêmes se sont exercées dans tous les genres depuis la simple églogue jusqu'à la philosophie. Il est étonnant que, malgré les préjugés qu'elles ont eu à surmonter et une éducation propre à produire l'atrophie des plus précieuses facultés, on les ait vues souvent s'élever au premier rang. Ainsi en théologie, Ste. Thérèse est déclarée docteur de l'Eglise; comme esprit philosophique, M^{me} de Staël est renommée; M^{me} de Sévigné dans son genre reste inimitable; M^{me} de Girardin est un des plus charmants écrivains de notre siècle; que dire de Georges Sand? qui osera contester la supériorité de ce talent?

Aujourd'hui, on est obligé de compter avec les femmes de lettres. Leur appréciation dans les œuvres d'imagination décide souvent du succès de l'auteur. Le romancier, par exemple, ne saurait oublier, dans les chances de fortune qu'il entrevoit, la faveur que ses lectrices voudront bien lui accorder. Elles sont d'ailleurs, elles-mêmes, passées maître en ces productions.

Elles envahissent le journalisme; pas une feuille qui ne s'inspire de quelque plume féminine ou qui ne leur consacre quelques lignes. L'une des deux grandes revues françaises est rédigée par

une femme, M^{me} Adam, et combien encore, qui sans présenter un intérêt aussi puissant, offrent cependant un mérite réel.

Ainsi, messieurs, penchez-vous. Le domaine littéraire est maintenant de notre compétence. Il est clair que ce triomphe vous donne quelque humeur et que nous avons en vous des émules un peu maussades. Votre voix est aigre-douce quand il vous faut avouer que vous êtes, je ne dirai pas dépassés, mais seulement égalés par l'une d'entre nous.

Un écrivain très spirituel, M^{me} de Genlis, disait au commencement du siècle: "Tout favorise la réputation littéraire des hommes, celle des femmes se forme beaucoup plus difficilement. Il est convenu que, même en prenant des passages de leurs ouvrages, on ne doit jamais les citer, et que, pour l'intérêt des bonnes mœurs, on doit encore moins les encourager, afin de les rendre aux travaux du ménage; car on sent combien il serait avantageux à l'intérêt de la société de décider une femme, qui aurait fait un beau poème, à tricoter le reste de sa vie au lieu d'écrire. Ainsi l'injustice à leur égard dans ce genre n'est jamais qu'une louable austérité de principes." Et ailleurs, elle continue: "L'argument le moins profond, le plus vulgaire, mais le plus fort aux yeux de tout le monde contre les femmes auteurs est celui-ci: que le goût d'écrire et le désir de la célébrité leur donne du dédain pour la simplicité des devoirs domestiques. Ce ne sont pas des goûts sédentaires qui peuvent distraire les femmes de leurs devoirs; laissons les écrire, si elles sacrifient à cet amusement les spectacles, le jeu, les bals et les visites inutiles. Voilà les dissipations dangereuses qui empêchent de bien élever ses enfants, qui désunissent et qui ruinent les familles."

Ce passage ne dépeint-il pas encore parfaitement une constante préoccupation des adversaires des femmes de lettres? Leur mauvais vouloir à reconnaître les talents de celles-ci tomberait de lui-même si on pouvait les convaincre, que la mère qui consacre quelques heures chaque jour aux travaux de l'esprit, peut encore, en ordonnant bien ses journées, vaquer à ses devoirs de ma-

trousse de maison, soigner l'éducation de ceux que la nature a confiés à ses soins et ménager un logis agréable à son époux.

J'avoue cependant qu'elle devra pour cela rayer de son programme bien des choses inutiles, passe-temps habituel de beaucoup de femmes, mais personne ne soutiendra que le mal serait grand. Eh, mon Dieu ! que de courses ridicules, que de riens confectionnés à grands frais, qui font sourire le mari, quand ils ne le fâchent point, devront être abandonnés. Evidemment, on ne pourra plus s'extasier aussi longuement devant un colifichet de vitrine, en rêver toute une nuit, et voler le lendemain chez le marchand pour en faire l'emplette. Les nerfs, calmés dans un travail sérieux, paisible et suivi, ne demanderont plus à s'agiter si fort dans ces brusques changements d'humeur, de volonté d'imagination et de goût. Combien de femmes actives, mais n'ayant pas de but capable de les satisfaire, donnent leur exubérance de vie à mille futilités. Ces riens, l'étude les met gentiment à

la porte, comme on fait des visiteurs importuns avec ces mots : madame n'y est pas. Non, madame n'y est pas pour tourner dix fois un chiffon, ou s'amuser une heure à choisir entre deux pièces de broderies.

Ainsi donc, je crois qu'en général celle qui vit dans ce qu'on est convenu d'appeler l'aisance et peut se décharger sur les domestiques des travaux du ménage, ne saurait mieux faire que de dérober chaque jour quelque temps, je ne dis pas aux devoirs, mais aux inutilités qui trop souvent encombrant sa vie, pour les consacrer au développement, des nobles facultés que certainement Dieu lui a dispensées dans une large mesure.

L'étendue de son intelligence, la droiture de son jugement et la solidité de ses réflexions s'affermissant dans un travail élevé, la formation, l'éducation de ses enfants ne pourront qu'en ressentir une salutaire influence.

Yvonne.

Travers Sociaux.

II

LES MALHEUREUSES.

NE serait-ce pas ici la place de gémir sur la déplorable éducation qui émousse chez quelques-unes la fierté—je dirais royale—qui fait à la femme sa force et sa supériorité ? On en voit en effet abdiquer d'elles-mêmes le sceptre que la civilisation leur met dans la main et renoncer à l'orgueil légitime qui attend les hommages sans en rendre.

Mais d'abord la jeune fille doit être de bonne heure prévenue qu'elle joue dans la comédie sociale le rôle d'une innocente victime. Si, avant d'entrer en scène elle ne s'est, ou plutôt *on ne l'a*, prémunie d'une forte dose de philosophie, ce nom profane de la résignation chrétienne, ce sera une recrue de plus dont se grossira le bataillon des malheureuses.

La femme dans notre monde policé est condamnée à une passivité humiliante et barbare. Son

esclavage est tel, qu'il n'est pas une fête dont la plus belle et la plus adulée ne sorte comme la dernière des *tapisseries*, avec l'amertume plain l'âme.

Forcée, quels que soient ses moyens ou ses goûts, de se parer avec recherche, elle y est comme en exhibition devant un sexe jouissant, entr'autres privilèges, de celui de l'invariable et vain habit à queue de morue. Maintenant, de choisir au gré de ses préférences, de ses sympathies ceux avec lesquels elle désirerait causer ou danser ; de se soustraire à la compagnie de certain importun, celles qui le tentent sont taxées d'inconvenance ; l'audacieuse qui refuserait à un fâcheux *l'honneur* de s'inscrire sur son carnet serait immédiatement mise au ban de la rancune masculine.

Dans un bal on ne sait donc lesquelles il faut plaindre davantage, de celles qui ont la honte d'être délaissées par des freluquets qu'elles dédaignent,

ou de celles qui sont forcées de les subir. Car voilà encore une anomalie dont la femme recueille les désavantages. Jusqu'à son mariage, la jeune fille qui ne veut pas être oubliée est comme contrainte de se montrer dans le monde, tandis que dans notre organisation (il vaudrait beaucoup mieux dire notre désorganisation) sociale, les hommes sérieux qu'elle trouverait du plaisir à y rencontrer s'en retirent presque tous dès qu'ils commencent à être quelque chose.

Voilà pourtant le pénible noviciat que toute fille à marier se voit dans l'obligation de traverser pour conquérir une liberté relative. Il est si dur que certaines âmes fières, n'en pouvant supporter le joug, abandonnent prématurément la partie, prête à sacrifier héroïquement l'espoir de trouver un mari acquis à un prix si élevé.

C'est pourquoi je prêche la philosophie aux jeunes personnes qui entrent dans le monde, car, au fond, le plus clair de ce qu'elles y trouvent *toutes*, c'est la contrainte, l'ennui et de cruelles humiliations. Ce n'est que du hasard qu'elles peuvent attendre la rencontre de celui qu'elles aimeraient. Et si d'aventure le même malin hasard s'amuse à leur ravir au bout d'un instant le cavalier qu'une plus ample connaissance allait peut-être transformer en adorateur, il leur est interdit de faire pour le retenir le moindre geste ni de tenter pour le ramener la plus petite démarche.

Le mensonge de sa royauté illusoire, il y va du sort même de la femme de le perpétuer et de faire semblant d'y croire. Les lâches qui dans le combat inégal entre leur cœur et leur dignité se déclarent vaincues sont ces "malheureuses," ces Atala sans Chactas, victimes peu intéressantes qui, en étalant leur désolation stérile, ne s'attirent que le ridicule.

C'est le propre de la charité mondaine de prendre parti pour les heureux, les cruelles et les conquérants contre les sacrifiés.

Que de jeunes filles, ayant affecté, à la suite d'un abandon, la pose d'un deuil dramatique et d'un veuvage sans honneur, ont gâté leur avenir, effarouché la félicité par l'enseigne du désespoir arboré sur leur personne.

Pour un homme une peine de cœur est une aurore et un excellent *certificat*. Chez nous, je le répète, elle est un objet de risée, une faiblesse qu'à

tout prix il faut déguiser sous une contenance naturelle et même joyeuse. Notre conduite doit avoir pour règle l'inflexible axiome : "Noblesse oblige." Et plus on est humble, deshéritée de la nature ou de la fortune, plus on doit viser à cette hauteur de l'âme qui ne se laisse pas abattre par le dédain d'un homme, car alors l'indépendance est notre seul avantage et notre réputation le seul bien dont on dispose.

Chez les plus désespérées, dans l'éclat qu'elles donnent à leurs *chagrins d'amour*, il y a le vestige d'une espérance et l'insistance d'une supplication. Est-il concevable que leur jugement n'avertisse pas ces explorées qu'une marchandise dont on fait bon marché ne peut que perdre de sa valeur, et encore, à bien plus forte raison celle qu'on vous jette à la tête.

Si les Malheureuses se contentaient de se nourrir de leur égoïste douleur ; mais hélas, elles ont leurs victimes. Ce sont d'abord leur famille, un bon père, une mère idolâtre, réduits au désespoir par le spectacle d'une peine devant laquelle ils se sentent impuissants. Ces vrais affligés, dont le malheur n'a pas, comme celui de leur enfant, une certaine compensation que celle-ci trouve dans le charme des souvenirs et des dangereuses rêveries, ces pauvres parents ont l'âme fendue en lui entendant répéter sans cesse qu'elle "va mourir."

Il y a aussi les confidents. Ceux-là sont les martyrs qui doivent recevoir avec un dos patient la sempiternelle averse des pleurs, des récriminations et des soupirs lamentables. Ces victimes deviennent d'autant plus précieuses à leur bourreau qu'elles seront les témoins du roman, unique peut-être, qu'une vieille fille cultive religieusement, qu'elle arrose de larmes jamais tariées comme on renouvelle les fleurs sur la tombe d'un trépassé sans successeur.

Ce sera quelque aussi son confesseur qu'elle ira obséder de sa lubie.

Quand le prêtre lui dira que le meilleur dérivatif à son tourment est la résignation, une vie sérieuse et occupée, l'oubli d'elle-même et de son rêve obstiné, les remontrances glisseront sur cette âme.

Au bout de huit jours elle reviendra encore, poussée par l'inconscient besoin de parler à une oreille indulgente du sujet qui la hante, et osera,

avec une hypocrisie dont elle-même ne se rend pas compte, demander de nouvelles consolations quand elle ne craint rien tant que d'être consolée.

Eh, mon Dieu, il ne suffit donc pas aux incomprises de savoir que leur affliction n'est qu'un encens qui grise sans le toucher leur bel infidèle, pour les engager à réprimer d'inutiles démonstrations et à refuser l'hommage public de leurs larmes à un indifférent.

L'amour-propre ou même le respect de soi-même n'éprouve donc chez elles aucune répugnance devant ce rôle de délaissées qu'elles affichent au contraire ostensiblement ?

Non ; aux yeux de quelques-unes, la passion est un dieu à la fois charmeur et despotique. Sitôt qu'elles se croient touchées de son doigt elles se grandissent dans leur propre imagination et se classent immédiatement dans une catégorie d'individus à part, infiniment intéressants et subjugués comme des sujets hypnotiques par une force inéluctable.

Elles aiment ! Songez donc... leur conduite échappe à toutes les lois, à tous les raisonnements. Voyons, peuvent-elles être maîtresses de leurs actes, de leurs mouvements, de leur volonté ? *Elles aiment !...*

Aux conseils, aux menaces elles n'opposent qu'une réponse toujours la même et destinée à justifier le sacrifice en bloc qu'elles font de tout — devoir, amitiés, relations mondaines, bonheur, avenir, réputation peut-être.

C'est plus fort que moi ! Telle est la formule de leur aveugle obstination.

C'est plus fort que moi. Mais c'est là la règle des êtres inconscients et inintelligents.

C'est la loi des animaux, le règne de l'instinct

substitué à celui de la morale. Cette parole peut mener très loin, elle peut conduire à tout celles qui l'invoquent pour s'excuser à leurs propres yeux de toutes les déchéances qu'elle autorise. Cette maxime est de plus un blasphème sur les lèvres d'une chrétienne.

Trop fort, dites-vous ? Non ; rien n'est plus puissant que la raison et que la volonté. Ce n'est pas en vain que Dieu a donné par surcroît à la femme cette pudeur naturelle — atrophiée chez quelques-unes par la mauvaise éducation — qui voile d'une grâce discrète ses joies comme ses tristesses.

Cette précieuse faculté soutint des créatures héroïques, toute la multitude de ces épouses délaissées dont l'histoire évoque les douces et graves figures. Sans aller chercher si loin des exemples, ne coudoie-t-on pas chaque jour dans la vie ordinaire d'humbles femmes sachant souffrir noblement sans accabler de gémissements superflus l'auteur de leurs peines ?

On force quelquefois le respect et l'admiration de celui-là, à défaut de son amour, et pour qui nourrirait des idées de vengeance à l'endroit du cruel, une conduite digne et fière est encore la plus propre à lui donner des regrets sinon des remords cuisants de son abandon.

Ajoutons pour finir que les victimes qui ont fait le sujet de cet article ne sont malheureuses à ce point que parce qu'elles le veulent bien. Une résolution courageuse réussit presque toujours à les sauver de leur mysticisme maladif.

Qu'elles sachent au surplus que pour s'attarder à semer durant toute leur jeunesse des larmes aussi peu glorieuses, elle recueilleront les fruits amers d'une conduite impie et sans dignité.

Marie Vieuxtemps

Savoir Vivre.

FONCTIONS DES DEMOISELLES ET DES GARÇONS D'HONNEUR.

Les demoiselles d'honneur sont choisies parmi les sœurs et les cousines des fiancés ; à leur défaut, on confie ces fonctions aux jeunes amies de la mariée. Les garçons d'honneur se prennent dans la proche parenté des deux fiancés ou parmi les amis intimes du marié. Le frère et la sœur de la

martée, par exemple, ne formeront pas un couple de garçon et de demoiselle d'honneur, mais bien la sœur de la mariée, avec le frère, le cousin ou l'ami du marié, et *vice versa*. — On demande toujours aux demoiselles d'honneur par quel garçon d'honneur elles veulent être conduites, mais elles doivent

se récuser et se laisser *appairer* suivant les convenances des mariés.

Les demoiselles et les garçons d'honneur choisis et *appareillés* — s'ils sont inconnus l'un à l'autre — sont présentés l'un à l'autre à la soirée du contrat.

Le garçon d'honneur fait, le lendemain, une visite dans la famille de sa demoiselle d'honneur.

N. B. — (Cela n'engagera à rien pour les relations ultérieures ; immédiatement après les noces on peut cesser tout rapport.)

Le matin du mariage, le garçon d'honneur vient prendre en voiture (la sienne ou une voiture de noce) ou à pied sa demoiselle d'honneur, à laquelle il a envoyé, le matin, ou à laquelle il apporte un bouquet un peu rosé, afin qu'il ne ressemble pas trop à celui de l'épousée, mais noué de rubans blancs et entouré d'une collerette de dentelle. *Il ne fait jamais d'autre présent.* Et, souvent même, le bouquet des demoiselles d'honneur est offert par le marié.

Naturellement, la demoiselle d'honneur ne s'en va pas (à pied ou en voiture) en tête-à-tête avec le garçon d'honneur ; elle est toujours accompagnée d'un chaperon.

Au moment de partir pour l'église le garçon d'honneur met sa demoiselle d'honneur en voiture, puis il veille à l'installation des autres dames, surtout de celles qui n'auraient pas de partenaire, ensuite il revient auprès de celle à qui il sert de cavalier, au moment où les équipages s'ébranlent. Il y a toujours une dame et un homme d'un certain âge dans la voiture où montent une jeune fille et un jeune homme.

A l'église, les garçons d'honneur s'inquiètent encore de placer convenablement tous les invités du cortège. Ce sont les deux couples les plus apparentés aux mariés ou, à défaut de ceux-ci, les plus avancés dans leur intimité, qui font la quête, se partageant l'église. Le jeune homme offre sa main *droite* (c'est forcé) fermée à la jeune fille, qui y appuie légèrement sa main gauche. Cette main

est soutenue à une certaine hauteur, sans pourtant être soulevée de façon à fatiguer la jeune personne.

Celle-ci tend la bourse (où elle et le garçon d'honneur ont jeté les premiers leur offrande) avec une extrême discrétion, elle s'incline devant chacune des personnes qui y dépose une pièce d'or ou d'argent ou un simple sou.

Au sortir de l'église le garçon d'honneur prend es mêmes soins des invitées, pour la montée en voiture et lorsqu'elles en descendent.

Au lunch, les couples de demoiselles et de garçons d'honneur font, avec les parents des mariés, les honneurs aux invités.

Le reste de la journée, le garçon d'honneur se multiplie, sous la direction des parents de la mariée, à la disposition desquels il s'est mis, pour veiller aux désirs des invités, pour donner ses soins et sa surveillance à toutes les parties de la fête. Au bal, si bal il y a, il fait danser toutes les invitées... qui dansent. Chez nos voisins britanniques, on l'appelle "le meilleur homme" (*best man*), sans doute parce qu'il s'oublie et se prodigue pour le plaisir de tous. En réalité, tel est son rôle : se rendre utile.

Il doit quelques égards de plus à sa demoiselle, d'honneur qu'aux autres femmes : il la conduit à table, où sa place est près d'elle. Il la fait danser un peu plus souvent que les autres invitées. S'il est allé la chercher, il la reconduit de la même façon.

Ajoutons qu'une demoiselle un peu âgé doit refuser de servir de demoiselle d'honneur. — Depuis quelques années, selon la très jolie mode anglaise les demoiselles d'honneur deviennent de plus en plus nombreuses. Elles sont habillées de la même façon, avec des formes appropriées à l'âge, depuis M^{lle} Bébé jusqu'à la jeune fille de vingt-cinq ans. Rien de charmant comme ce frais bataillon, voletant tout le jour autour de l'épousée.

Les hommes qui font partie du cortège de la mariée portent l'habit, la cravate blanche, des gants mastic.

Le marié et les garçons d'honneur seuls ont des gants blancs.

La Mode.



Point de changements encore dans les jupes.

Elles se font toujours en forme d'entonnoir, très diminuées d'ampleur dans le bas, mais toujours très garnies, les unes dans le bas seulement, les autres très haut en remontant sur la jupe.

Le contraste des couleurs est admis à ce point que les volants eux-mêmes peuvent être d'étoffe et de nuance

autres que celles de la robe. Voilà un excellent moyen de rafraîchir les jupes un peu fanées.

Pour les capotes, le jais, les perles fines, l'or et l'acier s'emploient énormément, surtout quand ces coiffures sont destinées à voir le feu des lustres.

On ne met presque plus de brides, les capotes étant si petites qu'elles semblent moins un chapeau qu'un bouquet de fleurs ou un papillon de dentelle.

On commence à revoir des toques avec voilettes drapées tout autour.

Cet été beaucoup de paillasons, de paille de riz et de paille d'Italie et des fleurs à profusion, les plus fraîches et les plus jolies sans parti pris.

Les manches mi-longues au coude étant de mode pour cet été, naturellement le gant long est revenu en faveur. En soirée, on le porte en Suède très clair et très long; quelques-uns ont jusqu'à trente boutons.

Pour les visites, la promenade, il est en peau de chevreau glacée, tannée ou cuir de Russie.

Dans les petits diners c'est le gant mousquetaire couleur cuir de Russie ou pareil à la toilette: longueur dix à douze boutons.

Il y a une parure qui sera charmante, surtout pour les jeunes filles, lorsque arriveront définitivement les beaux jours.

Je veux parler de ce délicieux fichu Marie-Antoinette, destiné, pendant les jours de chaleur, à remplacer tous les collets si bien en vogue.

Fait tout simplement en mousseline de soie, de nuance tendre ou noir, il pourra être garni d'un volant semblable au fond, et se nouant derrière à la taille, il retombera en longs pans presque jusqu'au bas de la jupe.

Ce fichu est d'aspect jeune et charmant, et pas une jeune fille, j'en suis certaine, ne résistera au désir de s'en parer, après l'avoir confectionné elle-même.

Recrudescence d'ailes sur les chapeaux, sans préjudice des autres garnitures, tels que grands nœuds, papillon de dentelle ou de ruban, choux de velours, de rubans, de fleurs; épingles de bijouterie, insectes, etc., etc. En ce moment, la fleur la plus en vogue est le coucou monté en gros choux placés çà et là, accompagnés souvent de choux de velours.

Beaucoup de pailles mélangées, multicolores, assez jolies, mais la mieux portée est la paille beige ou mordorée, garnie le plus souvent de blonde blanche.

Les formes sont toujours petites, même la forme dite "grand chapeau" qui est de dimension très raisonnable.

Les petits marins à bords plats ont beaucoup de succès; les plus nouveaux et les plus coquets ont des bords de paille et le fond est en toile cirée noire. Ils se garnissent de toutes les fantaisies imaginables, mais toujours très sobrement.

A part ce modèle et la toque, les chapeaux sont en général, cette saison, de la plus grande originalité comme recherche de conception et comme assemblage de couleurs.

Une jolie vieille nouveauté. Le chapeau Marie-Antoinette, cette sorte de bonnet tout papilloté d'une ruche floche de dentelles. C'est bien joli et cela coiffe à ravir.

Nous donnons le modèle d'une robe d'intérieur en brocart saphir brodé d'argent avec draperies en erêpe de Chine, et un costume de rue, serge et velours.



L'agrement des Salons.

Le destin de la conversation dépend de trois choses : de la qualité des causeurs, de l'harmonie des esprits et de l'arrangement matériel du salon. Par l'arrangement matériel, nous entendons le dérangement complet de tous les meubles. Une conversation amusante ne peut jamais naître dans un salon où les meubles sont rangés symétriquement. Comment donc faisaient nos pères pour avoir de l'esprit autour de cette ennuyeuse table de marbre couverte d'un respectable cabaret de porcelaine qui ornait seul le grand salon de nos mères ? --Nos pères, ils n'avaient pas d'esprit chez eux, dans les grands salons de leurs grands hôtels ; ils n'en avaient que dans les petits salons de leurs petites maisons, où ils allaient s'amuser, dire mille folies et casser des assiettes en haine de ces maudites porcelaines qu'il leur fallait tant respecter et qui leur ôtaient tout leur esprit. Il y a encore des salons meublés à l'ancienne mode, et où l'on s'ennuie avec une très-grande dignité. L'ordre symétrique des sièges fait que les femmes y sont assises ensemble ; les hommes, n'osant déplacer les chaises collées au mur, restent debout et discutent entre eux ; ils ne font point partie de la société, car on discute debout, mais on ne cause qu'assis. On croirait que cette séparation vient de ce que ces hommes et ces femmes ne se connaissent pas ; de ce que les uns sont trop sérieux, les autres trop frivoles, ou bien de ce qu'ils n'ont rien à se dire... Pas du tout, cela vient de ce que les fauteuils et les chaises sont mal rangés, ou plutôt de ce qu'ils sont trop bien rangés.

La disposition d'un salon est comme celle d'un jardin anglais, ce désordre apparent n'est pas un effet du hasard, c'est au contraire le suprême de l'art, c'est le résultat des combinaisons les plus heureuses : Il y a des massifs de chaises et de canapés comme il y a des massifs d'arbres et d'arbustes ; ne faites point de votre salon un parterre, mais un jardin anglais. Dans les salons symétriquement disposés, les premières heures de la soirée sont mortellement ennuyeuses ; tant que les meubles sont en ordre, les conversations sont languissantes et froides ; ce n'est que vers la fin de la soirée lorsque la symétrie se trouve rompue, lorsque le mobilier a malgré lui cédé aux nécessités, aux intérêts de la société, que les causeries s'établissent

et que l'on commence à s'amuser. Et au moment où l'on commence à s'amuser, on s'en va.

Savez-vous alors ce qu'il faut faire ? Il faut étudier le désordre de votre salon. Ce désordre intelligent doit être pour vous un enseignement : regardez tous ces sièges encore placés de la manière qui a été la plus commode pour la conversation ; il semble même qu'ils soient restés là pour causer entre eux. Prenez garde, ne les déplacez pas, respectez leur disposition ingénieuse, et que le désordre de ce soir devienne votre arrangement de tous les jours. Croyez nous, et la prochaine fois que vous aurez du monde chez vous, vous verrez qu'on s'y amusera trois heures plus tôt. C'est quelque chose, mais cela ne suffit pas. Les bons causeurs ont horreur de l'oisiveté. Les hommes d'esprit ne savent rien dire en tenant leur chapeau à la main d'un air cérémonieux ; ils ne savent pas manier ce chapeau en parlant, ce que les gens naïfs savent si bien faire ; ils ne savent pas le tourner et le retourner avec un aimable embarras, comme les paysans, ni le brosser avec un zèle éperdu, comme les écoliers ; il leur faut des objets de prix pour leur servir de contenance, des flacons anglais, des casquettes turques, des bonbonnières de Saxe, des chaînes d'or, des dés d'or, des ciseaux d'or... Oh ! voilà ce qu'ils préfèrent à toute chose, des ciseaux, un canif, un couteau !... Avec ces armes ils sont bien dangereux, ils ont tout leur esprit. L'homme d'État le plus occupé, le politique le plus affairé passera chez vous de longues heures à causer, à rire, à deviser de la manière la plus charmante, si vous avez eu l'adresse de placer sur une table, auprès de lui, un couteau, un canif ou une paire de ciseaux ; rien ne l'inspire autant.

Aphorisme sous forme de calembour : plus on sème de niaiseries dans un salon, moins il s'en glisse dans la conversation.

Il y a encore une chose qu'il ne faut pas oublier pour obtenir une conversation intéressante, c'est de ne pas du tout s'en occuper. Qu'ils sont ennuyeux, les gens qui se trouvent à eux-mêmes une conversation brillante, et qui font valoir leur propre conversation ; qui se disent tout bas : " Je cause !... " qui viennent causer et qui regardent avec fureur ceux qui les interrompent, et semblent leur dire : " Fi ! vous ne savez pas causer." Toute

préméditation empêche la conversation d'être agréable. On va se voir ; on parle de pluie et du beau temps ; chacun dit sans prétention ce qui lui passe par la tête ; les uns sont graves, les autres sont extravagants ; ceux-là sont vieux, ceux-ci sont jeunes ; quelques uns sont profonds, plusieurs sont naïfs ; madame fait une question maligne, monsieur fait une réponse mordante ; un enthousiaste fait un récit chaleureux, un frondeur fait une critique sévère ; un commérage interrompt la discussion, une épigramme la réveille, un éloge passionné la renflamme... une folle plaisanterie la termine et met tout le monde d'accord. L'heure passe, on se sépare ; chacun est content, chacun a jeté son mot, un mot heureux qu'il ne se croyait pas destiné à dire. Les idées ont circulé ; on a appris une anecdote qu'on ignorait, une particularité intéressante ; on rit encore de la bouffonne idée d'un tel, de la naïveté charmante de cette jeune femme, de l'entêtement spirituel de ce vieux savant, et il se trouve que, sans préméditation et sans projet de causerie, on a causé.

Nous n'aimons pas non plus ces maîtresses de maison doublement officieuses, qui font, le matin, le menu de leur conversation comme le menu de leur dîner. Madame Campan avait là-dessus un système qu'elle enseignait à ses élèves et qui nous a toujours paru peu divertissant ; elle prétendait

qu'il fallait régler la conversation d'un dîner sur le nombre des convives. Si l'on est douze à table, il faut parler voyages, littérature ; si l'on est huit, il faut parler beaux-arts, sciences, inventions nouvelles ; si l'on est six, on peut parler politique et philosophie ; si l'on est quatre, on ose parler de choses sentimentales, des rêves du cœur, d'aventures romanesques.

Et si l'on est deux ?

Chacun parle de soi ; le tête-à-tête appartient à l'égoïsme.

Cet étrange système de madame Campan nous a été révélé par madame la duchesse de Saint-Leu, son illustre élève ; elle-même nous a fait l'honneur de nous l'expliquer, et bien souvent nous en avons ri ensemble. Lorsqu'il survenait quelques hôtes inattendus au château d'Aremberg :

— Tous mes plans sont dérangés, disait-elle, je comptais parler philosophie, voilà maintenant qu'il va falloir parler littérature et voyages. ...

Cela voulait dire : " Nous serons dix à table. "

Tous ces préparatifs sont heureusement fort inutiles pour les gens qui savent causer ; ils ont une si grande confiance dans leur intelligence, qu'ils n'ont jamais besoin de *l'entraîner* par des exercices préalables. Voilà pourquoi nous aimons tant les gens supérieurs ; c'est que, comme ils ont beaucoup d'esprit, ils ne sont jamais obligés d'en faire.

Muscadin dans le Monde.



CETTE année à l'époque du jour de l'an, j'ai fait le tour des salons (car je reste obstinément attaché aux vieux usages de courtoisie) pour constater encore une fois le vide qui se fait de plus en plus dans ces déserts..bien gracieusement habités pourtant, si l'on me permet cette antonymie.

Oui, messieurs et cher-confrères, sur la foi de gens d'esprit — mais d'un esprit, je dirai antisocial — qui ont exercé leur verve aux dépens des visites du jour de l'an, vous avez avec une insouciance laissé tomber en désuétude cette vieille coutume, cette institution séculaire !

Mais vous rendez-vous bien compte de ce que vous avez fait ?

Des visites du jour de l'an c'était dans l'ordre profane ce que sont les Pâques dans la pratique religieuse.

Mon cousin l'abbé (qui se moque impitoyablement de mon latin quand il m'arrive d'en faire usage pour l'élégance du style) me pardonnera, j'espère, cette comparaison hardie.

Le devoir annuel aboli, la tiédeur, l'indifférence s'ensuivirent et notre état de société n'est plus aujourd'hui qu'un abominable chaos. C'est au point qu'une maîtresse de maison est souvent dans le cas d'inviter chez elle, pour un bal, des hommes qu'elle ne connaît pas, mais qui sont cependant les maris des dames qu'elle fréquente. Et la plupart du temps ces mêmes messieurs répondront à sa politesse et la remercieront de son hospitalité

par l'insolent envoi d'un carré de vélin où s'étale leur signature.

Eh bien, croit-on que c'est de la civilisation, cela ?

Je vous accorde que les visites du nouvel an avaient un certain caractère de banalité, qu'on y avait juste le temps de se poser sur un coin de chaise, de dire : " Je vous la souhaite, etc.," de rendre en une formule invariable un jugement rapide et non motivé sur la température, puis de secouer une seconde fois la main de la dame de céans pour aller recommencer ailleurs.

Mais là, franchement, était-ce bien tout ? Et ces fadaises obligées n'étaient-elles pas compensées par d'aimables privilèges que j'assimilerais volontiers aux indulgences accordées aux fidèles Praticquants dans le domaine religieux. (Pardon, cousin.)

Et puis, tenez, si j'avais le bonheur d'être marié, il me semble que j'estimerai superlativement le plaisir d'envisager sans relâche le joli minois que je me serais donné pour épouse, comme aussi celui de faire chevaucher et sauter sur ma botte, mes enfants — les pauvres petits !... Mais ce délassément soutenu sans distraction pendant 364 jours ne me laisserait pourtant pas insensible à celui de donner à mes yeux, habitués à la fixité, le spectacle divertissant et varié comme celui d'un kaléidoscope, d'une centaine de jolies femmes — les femmes sont toujours plus ou moins jolies, surtout comme cela, en train éclair — parées de leurs plus insinuants sourires et épanouies comme des fleurs, avec leurs toilettes claires, au milieu des décors de leurs salons élégants. Et quelle fête pour nos vilaines moustaches, auxquelles on permet, sous le plus léger prétexte, pour le plus vague et le plus nuageux degré de parenté, de s'approcher des joues fraîches et parfumées...

Il n'y avait pas de plus belle occasion pour celui qui s'apprêtait à prendre femme, de passer sournoisement en revue tous les partis disponibles et possibles, de façon à n'avoir plus que le précieux embarras du choix.

Non, messieurs, vous ne savez pas ce que vous perdez en ne visitant pas les dames. Je vous en parle en connaissance de cause. Je suis un de leurs fidèles, et ne manque jamais d'aller là où je suis sûr d'en trouver plusieurs réunies, subir le charme que dégagent leurs gracieuses personnes. Et vous ne savez pas quelles gâteries leur doux

instinct féminin leur suggère, au profit de leurs vrais amis. Il a vite fait de deviner vos goûts, vos préférences, vos chagrins et jusqu'à vos secrets, mais ceux-là, je crois que c'est parce qu'elles nous les font dire. Elles sont si fines ; si fines qu'il y a plus de diplomatie dans leur petit doigt qu'il n'en tient dans nos grosses têtes d'hommes. Pour ma part, je compte parmi les meilleurs moments de ma semaine ceux où je vais, chez l'une ou chez l'autre, prendre la tasse de thé au rhum pour laquelle on sait que j'ai un goût particulier. Même quand leur sollicitude cache un intérêt de caste — car elles ont l'innocente manie de convertir les vieux et de *décider* les jeunes garçons — elles sont délicieuses. Ce n'est pas leur faute si le monstre de l'insociabilité a élu domicile parmi nous, car chaque année, coûte que coûte, elles accomplissent avec ponctualité leurs devoirs sociaux.

Mon Dieu, je n'ai pas l'intention d'inventer un proverbe, cependant je voudrais pourtant vous dire pour conclure cette trop longue digression que les hommes insociables font les femmes futiles.

Le " mondain ", dont j'ai relevé quelques étourderies dans mon dernier article, a pris mes observations en mauvaise part. Dans son irritation d'avoir été trouvé en faute, il m'appelle " bourgeois ", et me conseille de changer de nom. Les effets de sa colère, on le voit, sont assez inoffensifs, seulement le jeune eut dû joindre à sa petite boutade bien excusable la promesse de ne plus recommencer à faire des codes d'étiquette fantaisistes. Cela lui eut peut être fait pardonner la prétention injustifiée qu'il avait affichée.

Muscadin.

N. B. — L'intéressante tentative faite par les amateurs de la ville de St. Jean, et dont nous avons dit un mot le mois dernier, a pleinement réussi. Les nombreux Montréalais qui ont assisté à la représentation des *Fiancés des Verts Poteaux* sont revenus enthousiasmés de l'interprétation du délicieux opéra qui a été enlevé. Quoique dans un concert de charité les participants cherchent moins les lauriers et les succès de la rampe que les bénéfices plus matériels d'une bonne recette, les acteurs improvisés du 13 avril nous permettront de les féliciter en même temps que de leur aimable philanthropie et du beau résultat financier qu'elle a produit, de la façon supérieure dont ils ont rendu les trois actes égayés par la spirituelle musique d'Andran.

Locutions Vicieuses.

Acter. Ce verbe n'existe pas dans la langue française. On l'entend pourtant dire à plus d'un diplômé de nos collèges et couvents. Un acteur joue un rôle. Il faut donc dire : *Cet amateur, cet acteur joue bien*, et non : *Acte bien*.

Un homme ne doit jamais parler de sa femme en l'appelant *ma dame*, ni de ses enfants en les

appelant *mes demoiselles*. A des égaux il doit dire : *ma femme, mes filles* ; aux inférieurs : *madame une Telle*, mentionnant son nom de famille ; et aux domestiques : *Madame tout court* — *Madame, mademoiselle* vous appelle. De même en s'adressant aux domestiques on désigne le maître de la maison par *monsieur* non suivi du nom.

Les Conseils de la Mère Grognon.

Il nous arrive souvent d'en vouloir à ceux à qui on ne plaît pas.

Au fond, rien n'est si injuste.

Pas plus qu'on ne peut attribuer à la vue défectueuse du prochain les défauts qu'ils voient dans notre visage, on ne doit raisonnablement mettre sur le compte d'un préjugé malveillant le peu d'intérêt ou l'antipathie que les autres ressentent pour nous.

Règle générale, mes chères



filles, les gens aimables sont aimés. Si donc on ne l'est pas, il n'en faut tenir rigueur à nul autre qu'à soi-même.

Ceux qui se plaignent de ne rencontrer aucunes sympathies portent en eux l'élément qui les éloigne, de même que les susceptibles qui trouvent tous les jours cent occasions de se froisser.

On ne saurait, tout seul, avoir raison contre tout le monde.

Petit Cours de Mythologie.

LES MUSES : *Euterpe*, celle qui charme, présidait à la musique. On lui attribuait l'invention de la flûte. Elle avait une couronne de roses sur la tête, des instruments de musique à ses pieds.

Erato, ou la *muse des amours*, présidait à la poésie légère. Elle était couronnée de myrthe et tenait une lyre à la main. A ses pieds jouaient des tourterelles.

Terpsichore était la muse de la danse. Elle avait la figure d'une jeune fille vive et enjouée, dansant en cadence au bruit d'un tambour de basque.

Polymène, ou la *muse aux hymnes nombreuses*,

présidait à l'ode ou à la poésie lyrique. Elle avait dit-on inventé l'harmonie, et on la représentait couronnée de pierreries, vêtue de blanc, la main droite étendue comme pour commander le silence.

Calliope, ou la *belle voix*, présidait à l'éloquence, à la poésie héroïque. Elle avait une couronne de laurier, la trompette de la renommée et des tablettes.

Uranie (céleste) était la muse de l'astronomie. Elle tenait un globe qu'elle mesurait avec un compas. A ses pieds étaient des instruments de mathématiques. Sa tête était couronnée d'étoiles.

HYGIENE

Hydrothérapie

Donnons d'abord l'étymologie du mot, qui nous vient du grec. *Hydro* veut dire eau ; *thérapie* guérison, traitement.

Oui, l'hydrothérapie est un mode de traitement des maladies, — spécialement des maladies chroniques, par l'usage exclusif de l'eau froide, employée sous forme de douches, de bains, d'ablutions, etc. Elle consiste encore à envelopper le malade, dévêtu et couché, de couvertures de laine et à lui faire boire de l'eau froide en abondance. La transpiration s'établit, et on lui donne un bain froid ou on l'enveloppe de linges mouillés. Cependant, il ne faudrait pas employer l'eau froide à l'extérieur et à l'intérieur, sans consulter un médecin, ce traitement exigeant une expérience et une habitude des malades que possèdent seuls les praticiens distingués. Qu'on sache, toutefois, que la température de l'eau ne doit pas être supérieure à 8° au-dessus de zéro, ni inférieure à 6°. Le degré exact est 8°.

Après le plongeon dans l'eau froide et les frictions vigoureuses qui le suivent, on éprouve un sentiment de bien-être et de chaleur, une expansion dans tout le corps, où l'action du principe vital paraît se ranimer.

L'eau à 8° paraît glaciale à notre corps dont la chaleur est de 37°. Quand on se précipite dans la piscine, on ne sait si on plonge dans l'eau froide ou dans le feu. C'est à peu près comme si on était flagellé au moyen d'une poignée d'orties. L'immersion ne doit pas dépasser deux minutes ; au sortir de l'eau, il faut se faire vivement essuyer et frictionner avec une étoffe de laine rugueuse. On pourrait dire qu'on vous bouchonne comme un cheval en nage. La chaleur revient promptement et ne disparaît pas, si on prend de l'exercice ou si l'on se fait envelopper de couvertures de laine.

N'allez pas craindre de vous enrhummer par ces refroidissements subits, par ces plongeurs dans l'eau glacée, au moment où vous vous arrachez à la chaleur du lit, au moment où vous en sortez, tout humide de sa moiteur. C'est que le corps n'a pas le temps de perdre sa chaleur naturelle, il est impressionné vivement, une violente secousse lui est donnée, la peau est fouettée par l'eau froide comme par des épingles. Le refroidissement n'est qu'à fleur de peau, et le sang afflue bien vite à la

surface. Je vous jure que, non seulement, vous ne vous enrhumerez pas, mais que vous pouvez guérir, par l'hydrothérapie, le rhume *qui commence*.

Ce régime de l'eau glaciale, qui vous paraît bien dur, qui vous effraie, j'en suis certaine, devient une jouissance, non seulement pour la plus robuste moitié de l'humanité, mais même pour les femmes, pour les femmes les plus délicates, surtout quand elles peuvent faire de l'hydrothérapie chez elles. Il y en a qui se passionnent pour les bains froids, les douches, que l'on administre tantôt en colonne, tantôt en jet mince, tantôt en pluie fine qui enveloppe tout le corps.

D'ailleurs, tous les modes différents d'administration de l'eau froide plaisent aux femmes, en général, pour le bien qu'elles en éprouvent, parce que leurs nerfs ébranlés y retrouve du ton, du calme.

Il est certain que la médecine tient en main, grâce à l'hydrothérapie, un moyen puissant et varié de combattre des maladies chroniques, déclarées inguérissables en des siècles moins éclairés. La coquetterie a également tiré bon parti de ce traitement par l'eau froide sous toutes ses formes. Il n'y a plus à nier que les transitions de température les plus brusques suivies de réactions qui, en définitive, amènent la chaleur à l'extérieur, raniment les fonctions de la peau, tonifient les muscles, détendent les nerfs, tous résultats dont profite la beauté féminine.

Les douches se donnent au moyen de petites pompes aspirantes et foulantes, avec lesquelles on obtient, dans des réservoirs *ad hoc*, de l'eau sous une pression plus ou moins grande.

Lorsque la colonne de liquide tombe verticalement, la douche se dit *descendante*. Lorsqu'elle est dirigée horizontalement, elle est dite *latérale*. Arrivant de bas en haut, la douche est *ascendante*.

Dans les deux premiers cas, le réservoir est assez élevé et le diamètre du tuyau assez considérable ; le courant est donc volumineux et rapide ; cela constitue la douche proprement dite. Dans le dernier, le réservoir est peu élevé, le tuyau d'un diamètre étroit.

La douche diffère de l'*affusion*. Dans celle-ci le liquide vous arrive d'un point plus rapproché — que dans la douche — de la partie sur laquelle il est lancé.

NETTOYAGE DES EPONGES.— Il n'est rien d'aussi horrible qu'une éponge grise d'aspect sale, alors même qu'elle ne l'est pas. Elle inspire un dégoût profond.

On fera tremper cette éponge dans du lait, pendant douze heures. Après ce temps, on la rincera, à l'eau froide, et elle sera redevenue neuve, moins l'usure, bien entendu. Le jus de citron est excellent aussi pour blanchir l'éponge.

Les éponges finissent toujours aussi par s'en-

graisser, devenir poisseuses, et alors elles sont d'un usage répugnant, malgré les nettoyages à l'eau ou à la mousse de savon qu'on leur fait subir et qui sont insuffisants. Il faut employer l'acide chlorhydrique qui dégraissera et blanchira fort bien les éponges; il n'en faut pas plus d'une cuillerée dans une chopine d'eau.

On peut aussi avoir recours d'abord au carbonate de soude, qui suffira parfois.

LITTERATURE.

M. Armand Sylvestre a fait représenter il y a quelques mois un drame mystique qui s'appelle *Grisélidis*. Jouée à la Comédie Française, cette pièce où abondent les vers harmonieux, que pour plus d'effet on accompagne aux passages impressionnants d'une musique douce et voilée, eut un grand succès. Il y avait au nombre des personnages une ravissante Ste Agnès enfermée dans une niche, mais à laquelle l'auteur avait donné un caractère un peu boudeur. Quand le vieux moine en robe du bure ouvrait les vantaux de sa chaise on n'était pas toujours sûr de trouver à son poste, drapée dans sa tunique blanche et bleue comme la vierge de Murillo, l'aimable sainte. M. Armand Sylvestre faisait plier en cela la patience proverbiale des habitants du Ciel aux exigences de notre faible nature. La Sainte Agnès du Théâtre-Français étant de chair et d'os en avait assez de se tenir les mains en A et les yeux au Ciel pendant cinq minutes. Ses absences qui désolaient le bon moine et sa pénitente, la femme d'un croisé parti pour la Sainte Guerre, étaient faites pour reposer la figurante.

Le diable, avec des cornes au front et des griffes aux doigts, apparaissait alors, sous les traits de Coquelin cadet, pour représenter le monde des esprits dans ce drame mystique.

Tout cela était d'une religiosité factice et d'un fantastique un peu puéril, mais l'auteur de *Grisélidis* se trouva avoir bien présumé du goût populaire. La pièce eut et a encore un énorme succès.

Ils sont quelques-uns comme cela en France — le vieux Sarcey qui ne connaît que le théâtre en est — qui soutiennent que le public aime les pièces

en vers, à tableaux, à illusions et à grand effet. La mode chez les écrivains refuse depuis quelques années cet aliment favori à la foule, et persiste à lui présenter des réalités, des choses *vécues* et toujours tristes. Le théâtre dans ces conditions n'est pas un amusement, c'est un cauchemar.

Or, M. Armand Sylvestre, qui a la chance de pouvoir mettre au service de son opinion les dons du poète et du dramaturge, exploite la veine qu'il a découverte, fait des drames mystiques et des tragédies sacrées.

Les anglais appelleraient son talent *versatile*, car de fait il aborde les genres les plus opposés. On crie sur le boulevard à Paris un journal intitulé *Fin de Siècle* par Armand Sylvestre et Emile Zola, qui ne tombe pas précisément dans l'exagération métaphysique; bien au contraire.

Conformément à son système, le père acclamé de *Grisélidis* vient de donner au théâtre du Vaudeville le spectacle de la Passion du Christ, pour lequel Gounod avait composé de la musique appropriée.

Le musicien a-t-il manqué, comme le poète, de l'émotion sentie, de l'inspiration d'une foi sincère, qui seules eussent pu faire de la narration de la sublime légende, un chef-d'œuvre? C'est présumable. Le résultat en tous cas n'a pas été aussi brillant qu'on l'espérait, et le public n'a pas mordu avec l'avidité attendue à l'appât que les deux artistes lui ont jeté.

Il se trouve que la meilleure part du succès de cette représentation revient aux peintres qui ont brossé les décors. La mise en scène, reproduction magnifique des tableaux italiens représentant le Sauveur et les Apôtres dans les costumes des qua-

torzième et quinzième siècles, disputent avec honneur à l'œuvre des deux collaborateurs l'admiration du public.

∞ M^{me} Jane Hading, dont les Montréalais ont admiré en 1888 (lors de la tournée de Coquelin) la beauté plus que le talent peut-être — fort discuté en France jusqu'à aujourd'hui — vient de faire ses débuts à la Comédie Française. C'est dans la pièce d'Emile Augier, *Les Effrontés*, que la plus belle actrice de Paris a paru devant l'auditoire choisi de la Maison de Molière. On lui a fait fête. Si, comme il est à peu près certain, la nouvelle pensionnaire du Théâtre Français n'atteint jamais la réputation artistique des deux étoiles féminines de cette maison, M^{mes} Reichemberg et Bartet, les habitués seront toujours aises de la trouver là pour le plaisir des yeux, pour apprécier en elle — et à côté de la perfection de l'art dramatique — l'expression achevée de la beauté plastique.

A l'occasion des réparations urgentes et longtemps demandées que le ministère des travaux publics va faire exécuter au Théâtre-Français, la compagnie entière émigre à Londres, amenée là par M. Maurice Grau, pour faire ensuite le tour des principales villes de France. C'est ainsi que les dieux vont désertier l'Olympe devenu inhabitable pour visiter, chez eux, les humbles mortels. Il n'est pas jusqu'à cette indigne et méprisée Porcopolis (Chicago) où ils viendront éblouir les peuplades barbares d'Amérique et recueillir dédaigneusement une moisson d'or.

Deux théâtres de Paris, la Comédie Française et l'Opéra-Comique, ont joué le mois dernier les œuvres de deux morts illustres : Guy de Maupassant, d'abord le pauvre fou dont le corps est devenu le tombeau vivant d'une intelligence prématurément éteinte. Sa dernière œuvre, quoi qu'accueillie avec la sympathie apitoyée qu'inspirait le malheur du pauvre malade, n'a pas eu de succès réel. On semble également faire des réserves dans es éloges donnés à *Kassya*, l'opéra de Leo Delibes, interrompu par la mort. M. Massenet s'était chargé d'achever l'ouvrage du délicieux artiste.

M. Zola, qui, dans la course au... dôme de l'Institut, a résolu de ne rien négliger, et, comme disent les anglais : *to leave no stone unturned*, a exhumé du passé un livre sentimental qu'il lui est arrivé de faire il y a bien longtemps, pour le remettre en pleine lumière. C'est *Une page d'amour* que son collaborateur, M. Chs. Samson, a taillé en drame. Seulement, sous l'étalage des sentiments et la magie du style, on reconnaît la touche de l'auteur de la *Bête humaine* ; c'est encore de la pathologie. L'émotion qu'on y trouve n'est pas l'attendrissement recherché au théâtre et qui fait verser d'agréables larmes. Le spectacle en somme a paru énervant, et n'a pas reçu l'accueil que *Le Père*, ce gracieux conte à la lune, a obtenu il y a deux ans à l'Opéra-Comique.

On annonce enfin la prochaine représentation, à Paris, de *Madame Sans-Gêne*, une comédie de Victorien Sardou.

Il y a en cet auteur deux hommes celui de *Divorçons*, d'avant sa *Découverte de l'Amérique*, et celui de *Fédora de la Tosca* et d'autres *fla fla* faits pour étourdir les Yankees et leur souffler leur argent. Espérons que *M^{me} Sans-Gêne*, composée pour le public parisien, et dont M^{lle} Réjane, une excellente artiste, sera la principale interprète, pourra être classée parmi les chefs-d'œuvre de sa première manière.

M. Keene, qui nous a donné dans le courant du mois dernier des interprétations de divers drames Shakespeariens, a été très sérieusement jugé lors de ses dernières représentations à New York, par un critique américain : —

“ La ligne de démarcation entre le sublime et le ridicule est si mince — pour M. Keene tout particulièrement — que son auditoire est souvent en peine de savoir de quel côté il est.

“ Il y a d'excellentes choses dans le jeu de cet acteur, et il y en a d'atrocément mauvaises qui prêtent à rire dans des situations où il faudrait faire couler les larmes.”

Météore.

LA PAGE DES ENFANTS.



Fig. 6. Comme elle ne peut se tenir debout, nous pourrions la fixer dans la fente d'un bouchon de moutarde. Le crayon de couleur nous permettra de lui faire des bas et une capeline rouges, une robe à raies ou à pois roses ou bleus, etc. L'ensemble figuré au bas de cet article se compose de quatre sœurs, dansant en rond avec quatre fillettes qu'elles tiennent par la main. Les huit personnes sont découpées d'un seul morceau dans une feuille de papier.

Pour cela, repliez votre feuille de papier en

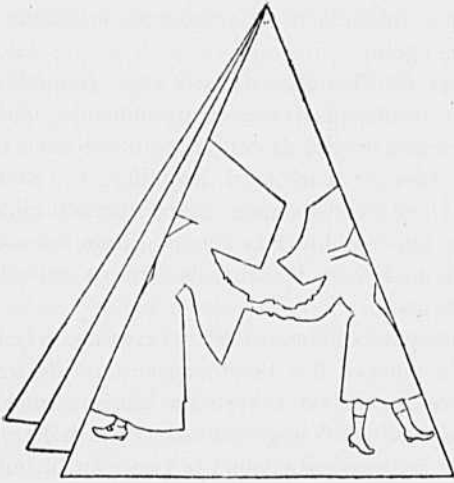


Fig. 7.

deux, puis, par un pli perpendiculaire au précédent, pliez-la en quatre ; enfin, un pli intermédiaire aboutissant à la rencontre des deux précédents vous donnera la feuille pliée en huit. Sur la face supérieure du papier ainsi replié, tracez le gabarit de la demi-sœur et de la demi-fillette, indiqué fig. 7, découpez en une seule fois les huit épaisseurs du papier suivant ce contour, et en dépliant la feuille ainsi découpée, vous obtenez la

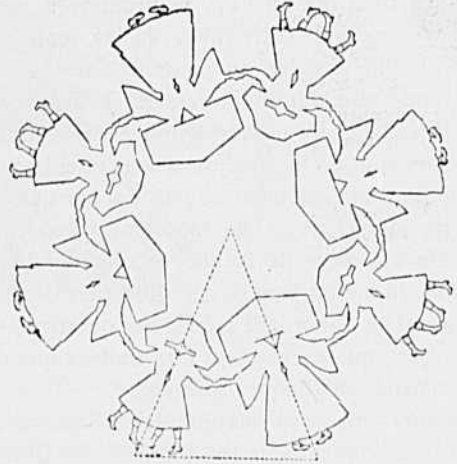
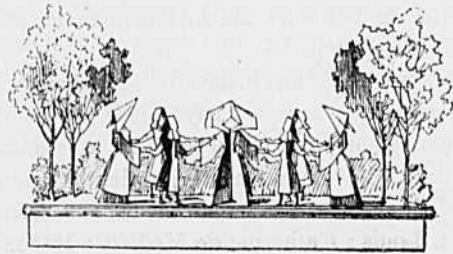


Fig. 9.

fig. 8, dans laquelle vous reconnaîtrez quatre sœurs et quatre enfants semblables à celles dont nous avons étudié plus haut la fabrication. Coloriez chacun des personnages, en évitant de rien déchirer, surtout à la jonction des mains, qui est fragile ; repliez chaque sœur et chaque enfant comme si elles étaient isolées, faites l'amputation des jambes supplémentaires, et voilà votre ronde organisée et vos petites personnes qui se tiennent debout sans difficulté. Posez-les sur un morceau de carton garni d'un papier vert et figurant une pelouse ; vous piquerez, dans ce carton, des brins de bois ou des allumettes couvertes de mousse à leur partie supérieure ; ce seront les arbres du décor champêtre.

Tom Tit.



Un Livre.

SELON le désir exprimé par l'aimable et sympathique secrétaire de la Rédaction du COIN DU FEU, je promets aux lectrices de cette revue de les tenir aussi souvent que possible au courant des "Choses d'Europe" pouvant les intéresser. Je me propose de leur signaler les ouvrages nouveaux ayant trait à la femme, et de les analyser à leur intention ; je me permettrai également de leur donner quelques conseils d'hygiène et de médecine spécialement destinés à la mère de famille, à la jeune fille, aux enfants, en me bornant à des préceptes de vulgarisation et en n'abordant jamais des questions trop techniques qui ne peuvent être traitées que dans des recueils scientifiques spéciaux.

Comme entrée en matière de ces causeries du "Vieux Docteur" avec les abonnés du COIN DU FEU," parmi lesquelles il compte peut-être des amies, je leur dirai quelques mots d'un ouvrage très intéressant * qui vient de paraître tout récemment et qui est une véritable glorification de la Femme, pour le rôle brillant qu'elle a joué, à toutes les époques, comme inspiratrice des grands génies, comme modèle des chefs-d'œuvre et comme artiste.

M. Vachon a voulu mettre en lumière l'influence que la Femme a exercée par sa grâce, par sa beauté sur les évolutions de l'esthétique, dans l'antiquité, au moyen âge, à la renaissance, et dans les temps modernes.

Il a étudié dans leur diversité infinie les variations du type féminin, d'après les peintures, les bas-reliefs, les statues, les terres cuites, les camées, et il a retracé les aspects divers que la Femme a revêtus, tant au moral qu'au physique, depuis l'époque de Sésostris ou de Rhamsès le grand jusqu'à nos jours.

Quelques pages fort instructives sont consacrées aux femmes de tous les pays, mais surtout aux Françaises, qui, par leur bon goût, ont puissamment contribué à l'évolution artistique de leur époque : Diane de Poitiers ; Béatrice de Provence, femme de St. Louis ; Catherine de Médicis ; Isabeau de

Bavière ; Catherine de Russie ; et d'autres moins haut placées, plus éloignées du trône, que l'auteur nous a fait apparaître dans cet ouvrage d'une originalité incontestable et d'un réel talent.

Il n'a pas oublié les femmes artistes, peintres, sculpteurs, graveurs, enlumineurs, miniaturistes, mettant la main au burin, au ciseau, ou maniant la palette et le pinceau, depuis Aristarète et Lota de Cyzique jusqu'à Madame de Pompadour et d'autres encore plus rapprochées de nous.

Non content de célébrer le culte purement profane de la Femme, M. Marius Vachon a eu une idée plus haute, et en cela les femmes chrétiennes apprécieront la noblesse et la délicatesse de son sentiment ; il a voulu traiter les manifestations religieuses dont la jeunesse est l'objet, et rendre un hommage tout particulier à la Femme par excellence, la Vierge Marie, dont le culte domine presque entièrement le sentiment artistique au moyen âge.

C'est en l'honneur de la Vierge secourable et bonne, toute puissante et triomphante, que les cathédrales fleuries de cette époque lancent hardiment vers le Ciel leurs magnifiques "Sursum Corda" de pierres, comme une constante et sublime prière des humains, à la Femme Idéale, voisine de la Divinité vers laquelle ils tendent leurs bras suppliants.

C'est pour célébrer sa céleste et radieuse beauté que le pinceau des Peintres les plus illustres a enfanté des chefs-d'œuvre : La Vierge à la Chaise de Raphaël ; la Vierge dans sa gloirie de Pérugin, un des maîtres de Raphaël ; la Vierge au St. Jérôme du Corrège ; la Vierge au Rosaire du Dominiquin ; la Vierge de Bartolomeo ; la Vierge et les six saints de Bellini ; la Sainte Famille du Titien ; la Vierge à l'hostie d'Ingres (1877), etc., etc.

Comme je le disais en commençant cette rapide analyse du magnifique volume de M. Vachon, ce livre n'est d'un bout à l'autre qu'une glorification de la femme, et c'est une des raisons qui m'a fait en parler dans un des premiers numéros d'une revue qui lui est aussi particulièrement consacrée.

D' de Miles.

* Marius Vachon. La Femme dans l'Art ; avec 400 gravures, portraits, etc. ; in folio, édité par Rouam. Paris, 1893.



Nous commençons aujourd'hui la publication des *Lettres d'une Marraine à sa Filleule* d'Emmeline Raymond. Les jeunes filles et mères de famille y trouveront des conseils précieux renfermés en un style gracieux et captivant.

∞ Voici une gracieuse innovation pour les lunches féminins ou les diners intimes : On change la carte du menu en un petit livre dont les feuillets sont reliés par des faveurs aux jolies nuances. Sur chacun de ces feuillets adhérent à son voisin par une goutte de gomme arabique, est écrit ou imprimé une énigme en vers. Le mot de l'énigme que les invités cherchent à deviner est le nom de l'entrée ou du plat qui suivra. Les maîtresses de maison peuvent exécuter dans ce genre des chefs-d'œuvre de goût et d'esprit.

∞ Les amateurs de statistiques liront avec intérêt les conjectures suivantes relatives à la fortune de Jay Gould, décédé il y a quelques mois :

Le commodore Vanderbilt, un autre milliardaire, aurait dit que : fut-il mort à l'âge de soixante ans, le monde n'aurait jamais entendu parler de lui. Or, on calcule que si Jay Gould, lui, eut vécu aussi longtemps que Vanderbilt, sa fortune aurait atteint au moins \$600,000,000,—six cent millions !

La valeur de ses placements s'est élevée, par le fait seul de sa mort, de quatre millions. Son dernier acte a donc été un *coup de bourse* supérieur.

On a découvert que si l'on changeait la fortune du fameux financier en billets de vingt piastres, la

file de ses billets mis bout-à-bout irait de Londres à Moscou. Supposons maintenant qu'on transforme ces \$20.00 en pièces de \$5.00 empilées les unes sur les autres ; on formerait ainsi une colonne de 73 milles de haut. Pour le cas où l'on voudrait transporter d'un lieu à un autre les susdites pièces, 11,400 hommes portant chacun 112 livres ou cinquante-sept wagons de chemin de fer y suffirait à peine.

Et admettons que vous vouliez encore changer en pièces de 25 cents cette masse de lingots, cela vous prendrait 240 ans, en travaillant jour et nuit, à distribuer ces monnaies à chaque personne au taux de dix personnes par minute. Il y aurait un 25 cents pour tous les habitants du globe terrestre

∞ Dans une ville du Brésil on vient d'imiter du célèbre théâtre du Chat-Noir à Paris, l'idée d'un singulier concours :

C'est une comparaison de laideurs masculines. Les compétiteurs n'ont pas manqué et les lauréats sont des perfections achevées dans leur genre.

Un malin a remarqué que la plupart de ces spécimens plus ou moins repoussants sont mariés.

— Qui nous disait donc que les femmes étaient si difficiles ? s'écriait un jeune fat.

— Mon Dieu, les bons maris sont si rares lui fut-il répondu, que nous sommes bien forcées de les prendre tels qu'ils sont physiquement, sans nous arrêter à chercher l'accord entre le fond et la forme.

Guisine.

POMMES DE TERRE DUCHESSE.

Après avoir fait cuire à l'étuvée 6 belles pommes de terre jaunes, passez-les chaudes au presse-purée, puis dans une casserole sur feu doux ; incorporez-y un morceau de beurre frais, quelques cuillerées de crème épaisse, sel, poivre, un peu de muscade rapée, puis en dernier, l'un après l'autre, deux œufs entiers. Travaillez vivement le tout au bord du fourneau. Formez de petites galettes de 2 pouces de diamètre que vous posez sur une plaque beurrée ; mettez sur chaque galette un petit morceau de beurre frais, et faites-les cuire au four de belle couleur.

Ces pommes de terre Duchesse se servent autour de pièces de viandes à jus, telles que : Filet de Bœuf, Rumsteack, Carré de veau, etc.

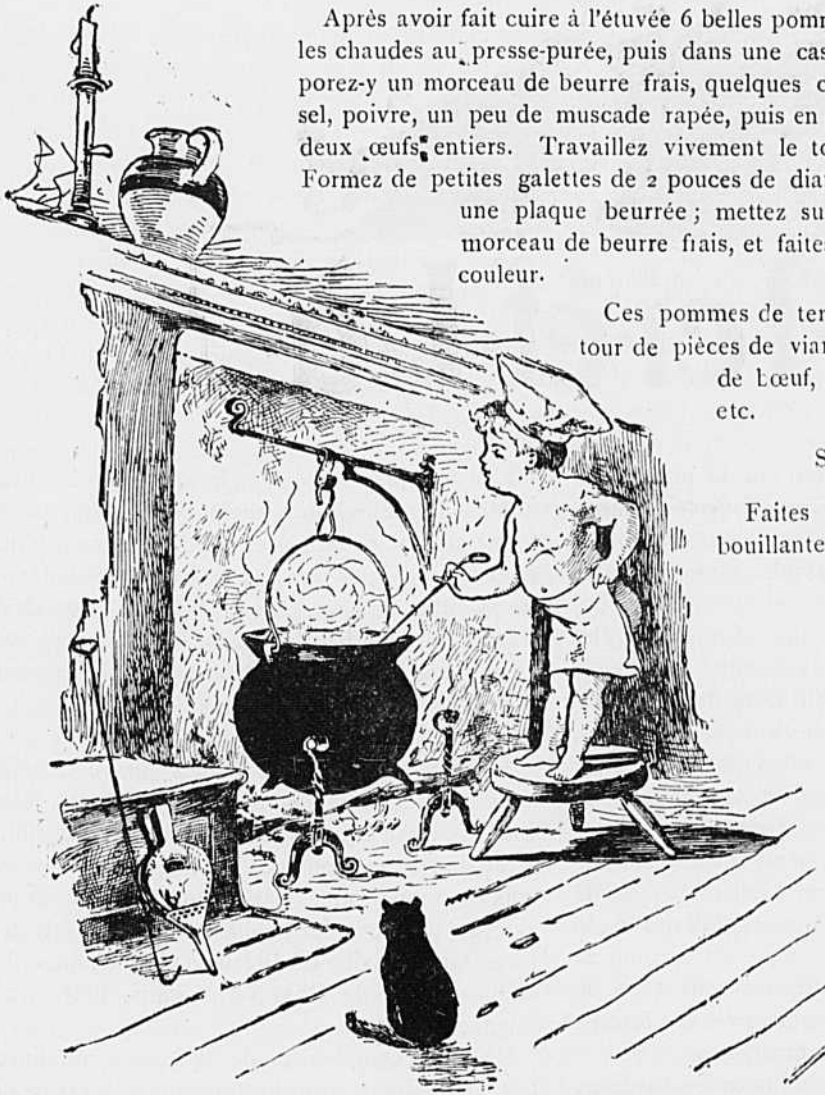
SALADE ITALIENNE.

Faites cuire séparément à l'eau bouillante salée toutes les variétés de légumes que vous pourrez vous procurer : petits pois, flageolets, pointes d'asperges, choux-fleurs, fonds d'artichauts, betteraves, petites carottes, céleri-raves, cerfeuil bulboux, et quelques pommes de terre. Au fur et à mesure que vous les sortirez de leur eau de cuisson, faites bien égoutter ces légumes. Les carottes se coupent en rouelles ; les pommes de terre, les céleri-raves, les fonds d'artichauts et les betteraves en petits

dés à jouer ; les autres légumes, sauf les petits pois et les flageolets, se coupent en deux ou trois, suivant leur longueur. Disposez vos légumes dans un saladier en y ajoutant de l'oignon haché extrêmement fin, des fines herbes hachées également fin et des filets d'anchois soigneusement nettoyés et roulés. Assaisonnez avec huile d'olive, vinaigre aromatique, sel et poivre.

Faites en dernier une mayonnaise un peu épaisse, que vous amincierez finalement avec une ou deux cuillerées de vin blanc de qualité supérieure, auquel vous pourrez ajouter une ou deux gouttes de bonne absinthe suisse. Pour que la salade soit parfaite il faut que les légumes aient été tournés et retournés dans la mayonnaise, ce qui amène à les mélanger dans le saladier.

Mais on pourra, si l'on veut s'en donner la peine, assaisonner séparément les divers légumes avec de la mayonnaise, et ensuite les disposer artistement par groupes, en pyramide ou par couches successives dans un moule, en se servant de mayonnaise comme de mortier. On démoule au moment de servir, et l'on peut décorer le plat avec des légumes découpés à l'emporte-pièce. L'on aura ainsi une salade italienne *montée à la russe*, qu'il ne faut pas confondre avec la *Salade russe*.



Lettres d'une marraine à sa filleule.

I

J'ai le cœur bien serré de notre séparation, ma chère enfant, et je ne trouve pas de meilleur moyen pour alléger ma peine que celui de vous écrire deux heures après votre départ. Il me semble qu'en m'occupant immédiatement de vous j'échappe au sentiment douloureux de l'absence, et que votre image, évoquée par moi, va repeupler le vide causé par votre disparition : en ce moment même, le passé ne m'échappe pas tout entier, je le tiens avec opiniâtreté, je le fixe, en reprenant bien vite par mes lettres les douces habitudes qui furent les nôtres, c'est-à-dire ces conversations durant lesquelles je répondais à vos questions et vous donnais les conseils que mon expérience et ma tendresse jugeaient devoir vous être salutaires.

Si je regarde en avant, chère Hélène, je n'ai point d'autre affection que vous, d'autre souci que celui de votre bonheur, car je m'avance toute seule vers la vieillesse et vers le moment où l'on quitte ce monde ; mais si je regarde en arrière, je trouve une autre affection, qui s'augmente encore d'un devoir à remplir. De même que vous êtes indispensable à mon existence, je suis indispensable à ma vieille tante, qui ne vit plus que par moi ; si elle n'avait pas été frappée d'un si grand malheur, si la cécité n'était pas venue complète, incurable, oh ! je n'aurais pas hésité, ni elle non plus. Nous aurions quitté cette habitation où vous avez été élevée, et nous aurions loué un joli appartement à quelques pas de vous ; mais ma tante ne peut plus quitter cette maison, où sa cruelle infirmité s'est développée : elle la connaît et peut y circuler à toute heure, en tout sens, sans recourir à aucune aide. Elle n'hésiterait pas, je le sais, à me faire le sacrifice de ses habitudes, qui serait bien grand dans la triste situation où elle se trouve ; mais vous comprenez que je ne puis accepter ce sacrifice, qui augmenterait en quelque sorte les ténèbres auxquelles elle est condamnée, ni même laisser soupçonner que je le désirerais. Je ne vous suivrai donc pas à Paris, mon enfant, et j'attendrai ici que votre mari veuille bien tenir sa promesse et vous ramener cet été près de moi.

Depuis que votre mère mourant vous a remise

toute petite entre mes bras, je n'ai eu qu'un seul but en vue, celui de préparer, d'assurer votre bonheur autant que cela pouvait dépendre de moi. Le bonheur est, dit-on, une chimère, que l'on poursuit dans la jeunesse pour soi et dans la maturité de la vie pour ceux que l'on aime ; cela n'est vrai que lorsqu'il s'agit de ceux qui cherchent le bonheur là où il ne peut être, c'est-à-dire en dehors d'eux, dans la combinaison d'événements et d'intérêts qui trompent toujours leurs espérances et leurs calculs : le bonheur est en nous, il dépend absolument de nous, de notre caractère, de notre éducation, de notre force morale. Quand M. de Guymont vous a demandée en mariage, je l'ai préféré à d'autres prétendants plus haut placés et beaucoup plus riches, parce que je le connaissais et que je savais que vous trouveriez en lui un conseiller intelligent et affectueux. Si j'avais consenti à une autre alliance, vous auriez eu des diamants, et vous auriez pu dépenser chaque année une grosse somme chez votre couturière ; ces avantages si recherchés ne m'ont pas semblé devoir être des garanties de bonheur, et je vous ai placée avec confiance sous la protection de M. de Guymont, qui continuera dignement mon œuvre. La première éducation d'une femme est bien importante, sans doute, mais sa véritable éducation, celle qui influe en bien ou en mal sur son existence, c'est la deuxième, qui lui est donnée par le monde, par son entourage, par son mari. Or, mon enfant, vous avez dix-sept ans !... Malgré votre heureux naturel, malgré l'équilibre qui règne en votre cœur et votre raison, malgré le sens droit que vous montrez en toute occasion, j'aurais frémé de vous donner un compagnon frivole ou seulement insouciant.

Et cependant, malgré la confiance sans bornes que m'inspirent le caractère et l'intelligence de M. de Guymont, je n'aurais pu me défendre d'un sentiment d'inquiétude si j'avais dû rompre avec vous ces habitudes d'épanchement affectueux qui dissipent les petits chagrins et les peines chimériques en les analysant. Votre mari a consenti à notre correspondance, écrivez-moi donc tout ce que l'on dit à une mère ; faites-moi part de ces

faits moraux presque insaisissables, puérils même, aux yeux de toute personne raisonnable, mais se produisant néanmoins dans notre être : ce sont des hôtes incommodes à coup sûr, et peut-être dangereux ; à nous deux, mon enfant, nous serons assez fortes et assez habiles pour les écarter si jamais ils venaient à hanter votre jeune tête.

Vos devoirs déjà bien graves se compliquent encore de la nécessité de veiller sur la jeune sœur de M. de Guymont, qu'il va retirer du couvent où elle a été élevée jusqu'à ce jour ; vous avez de la raison, mais il va falloir en avoir pour deux, car Aline n'a que quinze ans, et vous trouverez peut-être commode de me consulter quelquefois : usez de moi comme d'un cœur tout à vous.

Dès votre arrivée à Paris, il faudra vous occuper d'organiser votre ménage : l'appartement de M. de Guymont est insuffisant, et vous allez passer un mois, m'a-t-il dit, dans un appartement meublé. Jusqu'ici, M. de Guymont a habité la rive gauche de la Seine ; vous avez paru souhaiter de vous installer sur la rive opposée. Votre mari, désireux de vous complaire, est prêt à y consentir ; mais il vous fera un sacrifice : mon enfant, ne le forcez pas à vous céder sur ce point, et souvenez-vous toujours que les petits sacrifices exigés, répétés, ébranlent les affections même les plus solides. Les occupations de votre mari l'appellent journellement au Palais de justice ; il a toujours habité le faubourg Saint-Germain, à proximité des bibliothèques, dans lesquelles il va souvent travailler : que de raisons pour ne point lui demander un déplacement qui bouleverserait son existence ! Enfin, le quartier contre lequel vous avez des préventions est celui qui me paraît le plus favorable à une vie sédentaire, occupée, à la vie de la famille en un mot ; les habitations y sont plus vastes, et il n'est pas impossible que vous y trouviez un joli pavillon avec un jardin. Les quartiers nouveaux, au contraire, me semblent repousser en dehors l'existence de ceux qui les habitent, d'abord parce que l'air et l'espace manquent à presque tous les appartements, puis parce que, situés près des boulevards, composés de rues dont le commerce s'est emparé pour y exposer les plus séduisants produits de l'industrie, ils invitent à une flânerie qui habitue à une vie de

désœuvrement et expose à des tentations préjudiciables à l'équilibre des budgets. On voit un rayon de soleil, on veut se hâter de le saisir au passage, on s'habille, on sort, on prend son temps, et l'on revient souvent avec une emplette inutile. Il est plus sage de fuir les tentations que de les braver avec la résolution de les vaincre ; laissez donc votre mari à son quartier, à ses habitudes, et réglez l'emploi de votre temps de façon à passer plusieurs heures de la journée près de votre table à ouvrage, de votre piano et de votre bureau. Vous voyez que mes conseils ne sont pas parfaitement désintéressés, et que le tourbillon parisien m'inspire des inquiétudes un peu égoïstes en ce qui concerne notre correspondance.

Il vous faut un appartement composé de trois chambres à coucher : la vôtre, celle d'Aline, celle de votre mari ; un cabinet de travail pour M. de Guymont, un salon, et une salle à manger dans laquelle vous puissiez réunir douze convives sans les mettre à la torture. Le salon sera la pièce dans laquelle vous vous tiendrez : je n'aime pas beaucoup cette habitude parisienne de recevoir des visites dans une chambre à coucher et de réserver le salon, qui demeure froid, vide, triste, pour quelques rares réceptions. Si vous m'en croyez, vous le meublerez d'une étoffe solide, qui ne se fanera pas par un usage quotidien et vous évitera l'emploi des housses, désagréables à l'œil dans les pièces que l'on habite, en ce qu'elles semblent accuser soit la parcimonie, soit une dépense exagérée, déraisonnable, et que l'on ne pourrait renouveler. Je préférerais des meubles garnis d'une étoffe de laine bien simple à ces meubles recouverts en étoffe de soie que l'on ne montre qu'aux *grandes occasions* ; on est toujours gêné dans ces salons ménagés : tout le monde y semble en visite, même les maîtres de la maison, et l'on y éprouve involontairement le désir de les rendre bien vite (je parle des meubles) à leurs housses préservatrices.

J'entre dans des détails bien minutieux, mais il n'en est point d'indifférents quand il s'agit de ce que les Anglais appellent *home*, — de la vie intérieure enfin. Votre salon contiendra votre piano ; vos partitions seront placées sur une étagère ; votre table à ouvrage, que vous choisirez aussi jolie que M. de Guymont le voudra, sera posée près d'une croisée ; permettez à vos livres de trouver place sur

vos tables. Tout cela donnera de la vie à votre salon, et vous verrez combien ces détails, en apparence insignifiants, sont importants en réalité ; ils attireront, ils fixeront près de vous votre mari et ses amis, et vous vous composerez peu à peu une compagnie agréable. Arrangez votre existence de façon à ce que quelques personnes sympathiques à M. de Guymont puissent vous trouver chez vous et venir passer la soirée au coin de votre feu. On dit partout que la causerie française, que l'esprit français vont se perdant ; — si le fait est vrai, la faute en est aux femmes, qui ne savent pas rester chez elles. Rester chez soi, c'est le point capital ; j'ai connu des femmes de nature et d'éducation vulgaires, d'intelligence très bornée, et qui réunissaient autour d'elles un cercle agréable, par cela seul que l'on était sûr de les trouver chez elles et qu'on pouvait s'y présenter sans endosser un habit de cérémonie, sans gants blancs et sans souliers vernis. Les frais de ces réceptions sans apprêt sont bien minimes, et sont compensés et au delà de l'économie des dépenses de toilette et de voiture inévitables pour vous rendre à des soirées qui ennuieront peut-être votre mari et vous-même. Ne vous méprenez pas sur mes avis ; à Dieu ne plaise que je vous engage à vous cloîtrer absolument et à refuser d'assister à toute réunion un peu nombreuse ! je souhaite seulement que ces réunions soient dans votre vie l'exception, non la règle, et que vous preniez l'habitude de rester souvent chez vous, afin de vous y trouver bien.

Ma prochaine lettre vous portera, chère enfant, les avis que vous m'avez demandés relativement à votre ameublement ; souvenez-vous que je ne prétends pas à la présidence du conseil de famille que vous allez tenir à cette occasion : cette présidence revient de droit à M. de Guymont. En cette circonstance, comme en toute autre, je donne mon avis *comme mien, non comme bon*. Si vous avez quelque confiance dans l'intérêt et l'affection que j'éprouve pour vous, si la majorité se range de mon côté, je jouirai de mon triomphe modestement.

Ne m'oubliez pas près de votre mari, auquel j'adresse mes plus tendres compliments ; dites à Aline que je consens bien volontiers à mettre dans les lettres que je vous écris un petit code de civilité puérile et honnête à l'usage des petites filles qui sortent du couvent et aspirent à devenir des jeu-

nes filles modestes sans être gauches, et gaies sans être bruyantes.

II

Vous voilà donc en possession d'un appartement, ma chère Hélène, et avec votre modestie habituelle vous voulez attribuer à mes conseils toute la satisfaction que vous avez éprouvée en faisant à M. de Guymont le léger sacrifice du quartier que vous désiriez habiter. Votre raison, jeune, mais droite et ferme, a plaidé pour la décision dont vous voulez me faire honneur ; vous êtes bien différente de la plupart des personnes, qui n'avouent guère avoir reçu des conseils et les avoir suivis que dans le cas d'un insuccès, afin de se décharger de toute responsabilité, tandis qu'elles se réservent, en cas de réussite, toute la gloire de l'initiative. Mais, je l'ai toujours dit, vous êtes une âme à part, et c'est pour cela, ma chère enfant, que je veille sur vous avec tant de sollicitude. La vie réserve bien des chagrins, bien des déceptions cruelles à ceux qui ne sont pas comme *tout le monde* et il faut travailler, en ce qui nous concerne, d'abord à éviter les déceptions, et, si nous ne pouvons y réussir complètement, au moins à les diminuer.

Mais ne philosophons pas, et causons de votre ameublement. J'ignore le chiffre de la somme que M. de Guymont veut consacrer à vos emplettes, et je sais qu'Aline n'étant pas riche, son frère a le projet d'augmenter sa dot par quelques sages et généreuses économies. Je vous envoie les conseils que vous désirez ; vous les suivrez dans la limite des dépenses que vous voulez faire.

La chambre d'Aline sera en toile de Perse bleue et blanche, parsemée de bouquets de fleurs ; ayez soin de choisir le papier qui couvrira les murs pareil à la perse des rideaux et des meubles ; faites garnir les rideaux avec une ruche à la vieille, bordée de chaque côté d'un petit galon de coton bleu ou rose, si la couleur rose figure dans les bouquets de fleurs. Donnez lui un chiffonnier, une commode, un petit bureau et une table en bois d'acajou, une jardinière en laque pour l'habituer à soigner des fleurs, et suspendez au plafond de sa chambre un vase en terre cuite dans lequel elle mettra des plantes à tiges tombantes. Deux étagères suffiront pour sa bibliothèque de jeune fille.

(A SUIVRE.)

La Bonne Aventure

Faut-il, avant de vous enseigner cet art, vous dire que ses plus solennels augures n'y croient pas et que par conséquent vous auriez grand tort d'y chercher les secrets du destin ? Les cartes ne sont bonnes tout au plus qu'à servir de passe-temps aux moments de loisir, et en ce qui regarde l'avenir qu'à vous faire des contes bleus, des promesses en l'air, que vous vous amusez par la suite à voir ou démentir ou confirmer accidentellement. Ayant ainsi dépouillé toute prétention à la prophétie, je consens à vous initier aux arcanes de cette science amusante :

Prenez un paquet de cartes dont vous éliminez les basses. Puis faites un souhait et formulez en outre ce que vous désirez connaître. Remarquez que tout ce qui suivra sera nul si le souhait n'est pas fait avant de mêler les cartes.

Alors une figure doit être choisie pour représenter la personne dont on dit la bonne aventure.

La dame de carreau correspond aux blondes, celle de pique aux brunes, la dame de cœur aux châtaines, et celle de trèfle aux brunettes. Pour un jeune homme et pour un homme d'âge mur ou vieux les valets ou les rois ont la même signification.

La seconde opération consiste à placer la carte *personnelle* sur la table, face découverte. Mêlez les autres cartes ; placez la septième du paquet au-

dessus de la carte *personnelle*. Comptez-en sept autres et mettez la septième à gauche de la carte *personnelle*, l'autre septième à droite, et enfin pour la quatrième fois, au dessous.

Avant d'aller plus loin apprenons quelle est la signification des cartes.

Les sept.—de pique, tristesse, — de carreau tromperie, — de cœur, jalousie, — trèfle, un coup de cloche à la porte.

Les huit.—de pique, une querelle, — de carreau, de l'argent, — cœur, de l'amour, — trèfle, boire, un breuvage.

Les neuf.—de pique, désappointement, — de carreau, manque d'argent, — de cœur, votre souhait, — trèfle, certitude.

Les dix.—de pique, la nuit, — carreau, richesse, — cœur, plaisir, amusements, — trèfle, voyage.

Les rois comme les valets et les dames.

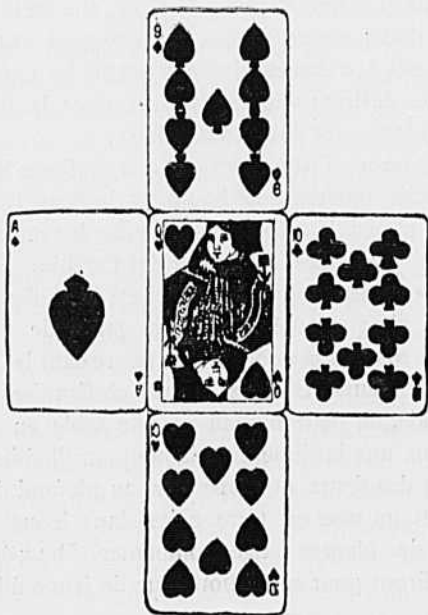
Les as.—de pique, un changement, — carreau, une lettre, — cœur, la maison, — trèfle, beaucoup de nouvelles.

Ces définitions exactes offrent un canevas sur lequel une personne d'imagination peut broder à sa fantaisie.

Supposons que la personne dont on dit la bonne aventure soit de la couleur à la mode, c'est-à-dire rousse, sa carte *personnelle* sera la dame de cœur. Elle veut savoir si son souhait d'aller à l'Exposition de Chicago et d'y faire un heureux voyage va se réaliser. La première fois qu'elle tire la septième carte, celle qui tourne est, disons, le neuf de pique. La voilà lotie d'un désappointement : elle n'ira pas à Chicago, ou bien elle n'y fera pas un bon voyage. Si la seconde *septième* carte est l'as de pique (un changement), il se prépare décidément autre chose que ce qu'elle a projeté. La troisième *septième* étant un dix de trèfle (un voyage), elle ferait tout de même un voyage. La dernière *septième* se trouvant être un dix de cœur (plaisir) elle pourrait alors conclure qu'il n'y a rien à y perdre.

Si la première carte eut été le neuf de cœur (la carte du souhait) elle eut pu être certaine de voir son désir satisfait ; et si la dernière se fut trouvée le neuf de trèfle, aucun doute ne serait resté quant à l'entier accomplissement de son espérance, le neuf de trèfle signifiant — certitude.

Les cartes doivent être mêlées chaque fois qu



l'on compte la septième. Continuez à mêler et à placer les septièmes cartes sur chacune de celles qui entourent la carte personnelle. Tirez trois autres septièmes et placez-les sur la figure du milieu ou carte personnelle. Examinez alors les quatre paires et interprétez leur signification. Regardez ensuite les trois cartes qui couvrent la carte personnelle. Supposons que ce soient le dix de pique, l'as et le valet de trèfle. Cela voudrait dire que la personne dont on prédit l'avenir aura des nouvelles, tard dans la soirée, d'un jeune homme brun.

Dans le paquet qui reste après cette distribution, il faut faire le triage des cartes où vous trouverez un arrêt décisif et la confirmation de tout ce que vous avez appris précédemment.

Enlevez-en d'abord toutes les paires. Quand trois cartes de la même dénomination se présentent, on doit les mêler et en choisir une les yeux fermés. On retient toutes les cartes singulières qui restent après le triage, pour la dernière prédiction.

Supposons que ces cartes sont : le roi de pique, le sept de trèfle et le dix de carreau ; cela voudra dire qu'un homme brun d'un certain âge, riche et amoureux, fera une visite (un coup de cloche à la porte) à la jeune personne dont on dit la bonne aventure.

La première carte que l'on place au-dessus de la carte personnelle a une grande importance. Quand c'est le neuf de cœur, le souhait sera réalisé. Placé à droite ou à gauche de la carte personnelle, le souhait sera réalisé selon que la figure regardera le neuf de cœur ou lui tournera le dos. Si enfin il est au-dessous de la figure du centre, la réalisation du souhait dépendra de la carte à laquelle le neuf de cœur est accolé.

Le fait que la carte personnelle regarde sa voisine, quelle qu'elle soit, ou lui tourne le dos, a son importance.

Les cartes qui entourent la figure du centre doivent être considérées dans leur rapport avec celles qui les couvrent. Il en sera de même pour celle qu'on a placée sur la carte personnelle même

DEVINETTES No. 5.

CHARADE.

On s'éclaire avec mon premier ;
L'hiroadelle aux champs, à la ville,
Nous revient avec mon dernier ;
Mon tout à la course est agile.

ERREURS D'IMPRIMERIE

No. 1. — Le tour n'est pas plus sûr que le bond de mon âne.

No. 2. — Biche mordue tait son jeu.

SYNONYMES

Les *Synonymes* des mots suivants formeront, par leurs initiales, un Proverbe de quatre mots. —

Obscurité. — *Modèle.* — *Clair.* — *Indolence.*
— *Broyer.* — *Ecarlate.* — *Classe.* — *Fêlon.* —
Auteur. — *Fatigué.* — *Achévé.* — *Etrange.* —
Phobé. — *Réussite.*

SOLUTIONS

du No. 4 : —

LOCUTION

Gens de sac et de corde.

Cette expression s'applique aux mercenaires,

aventuriers et bandits, gens de *sac* et de *corde*, de pillage et de potence.

LOGOGRIPE

Livre. Ivre.

SURPRISE

L'Ours. Le Serpent. L'Aigle. Le Chien.

MOTS HISTORIQUES

No. 1. — Bossuet.

No. 2 — Saint Just.

CONTRAIRES.

Cherche, tu trouveras.

Curieux	Discret.	↔ raitre.	Loyal.
Heur.	Malheur.	↔ éalité.	Rêve.
Herloge.	Critique.	○ uvrier.	Patron.
Roi.	Sujet.	□ rbain.	Campagnard
Campagne.	Ville.	< engeance.	Pardon.
Heabile.	Maladroit.	⊕ nnui.	Distraction.
Heclave.	Libre.	↔ égulier.	Incorrect.
Heriste.	Gai.	▷ ffranchi.	Esclave.
Unifier.	Diviser.	∞ éculier.	— Régulier.

La famille Joyeuse

I

LES JOURS DIFFICILES.

(SUITE.)

A certains jours, cependant, quand M. Joyeuse était trop las ou le ciel trop féroce, il attendait au bout de la rue que ces demoiselles eussent refermé leur croisée, et, revenant à la maison, le long des murailles, montait l'escalier bien vite, passait devant sa porte en retenant son souffle et se réfugiait chez le photographe André Maranne, qui, au courant de son infortune, lui faisait cet accueil apitoyé que les pauvres diables ont entre eux. Les clients sont rares si près des banlieues. Il restait de longues heures dans l'atelier à causer tout bas, à lire à côté de son ami, à écouter la pluie sur les vitres ou le vent qui soufflait comme en pleine mer, heurtant les vieilles portes et les châssis en bas, dans le chantier de démolitions. Au-dessous, il entendait des bruits connus et pleins de charme, des chansons envolées du contentement d'une tâche, des rires assemblés, la leçon de piano que donnait Bonne Maman, le tic-tac du métronome, tout un remue-ménage délicieux qui lui chatouillait le cœur. Il vivait avec ses chéries, qui certes ne croyaient pas l'avoir si près d'elles.

Et puis Maranne parlait de son espoir ; il travaillait pour le théâtre, et personne, dans la maison neuve, ne se doutait de son succès. Par exemple, la photographie promettait moins de bénéfices ; les clients étaient très rares, les passants mal disposés. Mais André Maranne, avec les ressources inépuisables de son grand front plein d'illusion, expliquait sans amertume l'indifférence du public. Tantôt la saison était défavorable, ou bien l'on se plaignait du mauvais état des affaires, et il finissait par un même refrain consolant : "Quand j'aurai fait jouer *Révolte !*" C'était le titre de sa pièce, à laquelle il travaillait depuis six mois, le jour, la nuit, qui lui avait tenu chaud pendant tout l'hiver, un hiver bien rude, mais dont la magie de la composition corrigeait les rigueurs dans le petit atelier qu'elle transformait. C'est là, dans cet étroit espace, que tous les héros de sa pièce étaient apparus au poète comme des Kobolds familiers tombés du toit ou

chevauchant des rayons de lune, et avec eux les tapisseries de haute lisse, les lustres étincelants, les fonds de parc aux perrons lumineux, tout le luxe attendu des décors, ainsi que le tumulte glorieux de sa première représentation, dont la pluie criblant le vitrage, les écriteaux qui claquaient sur la porte, figuraient pour lui les applaudissements, tandis que le vent, passant en bas dans le triste chantier de démolitions avec un bruit de voix flottantes apportées de loin et loin remportées, ressemblait à la rumeur des loges ouvertes sur le couloir et laissant circuler le succès parmi les caquetages et l'étourdissement de la foule. Ce n'était pas seulement la gloire et l'argent qu'elle devait lui procurer, cette bienheureuse pièce, mais quelque chose de plus précieux encore, quelque chose dont il n'osait pas encore parler au père de famille et dont Bonne Maman seulement avait reçu la confidence... Bonne Maman, et aussi, après, Mlle Élise...

Une fois, pendant une absence de Maranne, M. Joyeuse, gardant fidèlement l'atelier et son appareil neuf, entendit frapper deux petits coups au plafond du quatrième, deux coups séparés, très distincts, puis un roulement discret comme un trot de souris. L'intimité du photographe avec ses voisins autorisait bien ces communications de prisonniers ; mais qu'est-ce que cela signifiait ? Comment répondre à ce qui semblait un appel ? A tout hasard, il répéta les deux coups, le tambourinement léger, et la conversation en resta là. Au retour d'André Maranne il eut l'explication du fait. C'était bien simple : quelquefois, au courant de la journée, ces demoiselles, qui ne voyaient leur voisin que le soir, s'informaient de ses nouvelles, si la clientèle allait un peu. Le signal entendu voulait dire : "Est-ce que les affaires vont bien aujourd'hui ?" Et M. Joyeuse avait répondu d'instinct, sans savoir : "Pas trop mal pour la saison." Bien que le jeune Maranne fût très rouge en affirmant cela, M. Joyeuse le croyait sur parole ; seulement cette idée de communication fréquente entre les deux ménages lui

fit peur pour le secret de sa situation, et dès lors il s'abstint de ce qu'il appelait "ses journées artistiques." D'ailleurs, le moment approchait où il ne pourrait plus dissimuler sa détresse, la fin du mois arrivant compliquée d'une fin d'année.

Paris prenait déjà sa physionomie de fête des dernières semaines de décembre. En fait de réjouissance nationale ou populaire, il n'a guère plus que celle-là ; il a gardé le respect du jour de l'an.

Dès le commencement de décembre, un immense enfantillage se répand par la ville. On voit passer des voitures à bras, remplies de tambours dorés, de chevaux de bois, de jouets à la douzaine. Dans les quatriers industriels, du haut en bas des maisons à cinq étages, des vieux hôtels du Marais où les magasins ont de si hauts plafonds et des doubles portes majestueuses, on passe les nuits à manier de la gaze, des fleurs et du paillon, à coller des étiquettes sur des boîtes satinées, à trier, marquer, emballer les mille détails du joujou, ce grand commerce auquel Paris donne le cachet de son élégance. Puis les étalages se parent. Derrière les vitrines claires, la dorure des livres d'étrennes monte un flot scintillant sous le gaz, les étoffes de couleurs variées et tentantes montrent leurs plis cassants et lourds, pendant que les demoiselles de magasin, les cheveux en épage, un ruban sous leur col, font l'article, un petit doigt en l'air, ou remplissent des sacs de moire, dans lesquels les bonbons tombent en pluie de perles.

Mais, en face de ce commerce bourgeois, bien chez lui, chauffé, retranché derrière ces riches devantures, s'installe l'industrie improvisée de ces baraques en planches, ouvertes au vent de la rue, et dont la double rangée donne au boulevard l'aspect d'un mail forain. C'est là qu'est le vrai intérêt et la poésie des étrennes.

D'ordinaire, M. Joyeuse faisait partie de cette foule affairée, qui circule avec un bruit d'argent en poche et des paquets dans toutes les mains. Il courait en compagnie de Bonne Maman à la recherche des étrennes pour ces demoiselles, s'arrêtait devant ces petits marchands émus du moindre client, sans l'habitude de la vente, et qui ont basé sur cette courte phase des projets de bénéfices extraordinaires. Et c'étaient des colloques, des réflexions, un embarras du choix interminable.

Cette année, hélas ! rien de semblable. Il errait mélancoliquement dans la ville en liesse, plus triste, plus désœuvré de toute l'activité environnante, heurté, bousculé, comme tous ceux qui gênent la circulation des actifs, le cœur battant d'une crainte perpétuelle, car Bonne Maman, depuis quelques jours, lui faisait à table des allusions clairvoyantes et significatives à propos des étrennes. Aussi évitait-il de se trouver seul avec elle, et lui avait-il défendu de venir le chercher à la sorti de son bureau. Mais, malgré tous ses efforts, le moment approchait, il le sentait bien, où le mystère serait impossible et son lourd secret dévoilé...

Un soir, la famille Joyeuse était réunie dans le petit salon où il restait deux fauteuils capitonnés, beaucoup de garnitures au crochet, un piano, deux lampes Carcel coiffées de petits chapeaux verts, et un bonheur-du-jour rempli de bibelots.

La vraie famille est chez les humbles.

Par économie, on n'allumait, pour la maison entière, qu'un seul feu et qu'une lampe autour de laquelle toutes les distractions se groupaient, bonne grosse lampe de famille dont le vieil abat-jour, — des scènes de nuit semées de points brillants, — avait été l'étonnement et la joie de toutes ces fillettes dans leur petite enfance. Sortant doucement de l'ombre de la pièce, quatre jeunes têtes se penchaient, blondes ou brunes, souriantes et appliquées, sous ce rayon intime et réchauffant qui les éclairait à la hauteur des yeux, semblait alimenter la flamme de leur regard, la jeunesse lumineuse sous leurs fronts transparents, les couvrir, les abriter, les garder du froid noir ventant dehors, des fantômes, des embûches, des misères et des terreurs, de tout ce que promène de sinistre une nuit d'hiver parisien au fond d'un quartier perdu.

Ainsi serrée dans une petite pièce en haut de la maison déserte, dans la chaleur, dans la sécurité de son intérieur bien garni et soigné, la famille Joyeuse a l'air d'un nid tout en haut d'un grand arbre. On coud, on lit, on cause un peu. Un sursaut de flamme, un pétitement du feu, voilà ce qu'on entend, avec, de temps à autre, une exclamation de M. Joyeuse, un peu en dehors de son petit cercle, perdu dans l'ombre où il abrite son front anxieux. Maintenant il se figure que, dans la détresse où il se trouve acculé, dans cette nécessité absolue de tout avouer à ses enfants, ce soir,

au plus tard demain, il lui arrive un secours inespéré. Hemerlingue, pris de remords, lui envoie comme à tous ceux qui ont travaillé au Tunisien, sa gratification de décembre. C'est un grand laquais qui l'apporte : " De la part de M. le baron." L'imaginaire dit cela tout haut. Les jolis visages se tournent vers lui ; on rit, on s'agite, et le malheureux se réveille en sursaut...

Oh ! comme il s'en veut à présent de sa lenteur à tout avouer, de cette sécurité menteuse maintenue autour de lui, et qu'il va falloir détruire tout à coup. Ah ! le triste chef de famille, sans force pour garder ou défendre le bonheur des siens... Et, devant le joli groupe encerclé par l'abat-jour et dont l'aspect reposant forme un si grand contraste avec ses agitations intérieures, il est pris d'un remords si violent pour son âme faible, que son secret lui vient aux lèvres, va lui échapper dans un débordement de sanglots, quand un coup de sonnette — pas chimérique celui-là, — les fait tous tressaillir et l'arrête au moment de parler.

Qui donc pouvait venir à cette heure ? Ils vivaient à l'écart depuis la mort de la mère, ne fréquaient presque personne. André Maranne, quand il descendait passer un moment avec eux, frappait familièrement comme ceux pour qui la porte est toujours ouverte. Profond silence dans le salon, long colloque sur le palier. Enfin la vieille bonne — elle était dans la maison depuis aussi longtemps que la lampe — introduisit un jeune homme complètement inconnu, qui s'arrêta, saisi, devant l'adorable tableau des quatre chéries pressées autour de la table. Son entrée en fut intimidée, un peu gauche. Pourtant il expliqua fort bien le motif de sa visite. Il était adressé à M. Joyeuse par un bonhomme de sa connaissance, le vieux Passajon, pour prendre des leçons de comptabilité. Un de ses amis se trouvait engagé dans de grosses affaires d'argent : une commandite considérable. Lui, aurait voulu le servir en surveillant l'emploi des capitaux, la droiture des opérations : mais il était avocat, peu au courant des systèmes financiers, du langage de la banque. Est-ce que M. Joyeuse ne pourrait pas, en quelques mois, à trois ou quatre leçons par semaine...

" Mais si bien, Monsieur, si bien... begayait le père tout étourdi de cette chance inespérée... Je me charge parfaitement, en quelques mois, de vous

rendre apte à ce travail de vérification... Où prendrons-nous nos leçons ?

— Chez vous, si vous le permettez, dit le jeune homme, car je tiens à ce qu'on ne sache pas que je travaille... Seulement, je serai désolé si, chaque fois que j'arrive, je mets tout le monde en fuite comme ce soir."

En effet, dès les premiers mots du visiteur, les quatre têtes bouclées avaient disparu, avec des petits chuchotements, des froissements de jupes, et le salon paraissait bien nu, maintenant que le grand cercle de lumière était vide.

Toujours très ombrageux quand il s'agissait de ses filles, M. Joyeuse répondit que " ces demoiselles se retiraient tous les soirs de bonne heure ; " et cela d'un petit ton bref qui signifiait très nettement : " Parlons de nos leçons, jeune homme, je vous prie." On convint alors des jours, des heures libres dans la soirée.

Quant aux conditions, ce serait-ce que Monsieur voudrait.

Monsieur dit un chiffre.

Le comptable devint tout rouge : c'était ce qu'il gagnait chez Hemerlingue.

" Oh ! non, c'est trop."

Mais l'autre ne l'écoutait pas plus, cherchait tortillait sa langue, comme pour une chose très difficile à dire, et tout à coup résolument :

" Voilà votre premier mois..."

— Mais, monsieur..."

Le jeune homme insista. On ne le connaissait pas. Il était juste qu'il payât d'avance... Evidemment Passajon l'avait prévenu... M. Joyeuse le comprit et dit à demi-voix : " Merci, oh ! merci..." tellement ému, que les paroles lui manquaient. La vie, c'était la vie pendant quelques mois, le temps de se retourner, de retrouver une place. Ses mignonnes ne manqueraient de rien. Elles auraient leurs étrennes. O Providence !

" Alors à Mercredi, monsieur Joyeuse.

— A mercredi... monsieur ?...

— De Géry... Paul de Géry."

Et tous deux se séparèrent ravis, éblouis, l'un de l'apparition de ce sauveur inattendu, l'autre de l'adorable tableau qu'il n'avait fait qu'entrevoir ; toute cette jeunesse féminine groupée autour de la table couverte de livres, de cahiers et d'écheveaux, avec un air de pureté, d'honnêteté laborieuse, et

ce que la mêlée, le tumulte environnant prêtent de charme au tranquille refuge épargné.

Et maintenant, si vous voulez de l'affection sincère et sans détour, si vous voulez des effusions, des tendresses, du rire, de ce rire des grands bonheurs qui confine aux larmes par un tout petit mouvement de bouche, et de belle folie de jeunesse illuminée d'yeux clairs, transparents jusqu'au fond des âmes, il y a de tout cela ce matin dimanche dans une maison que vous connaissez, une maison neuve, là-bas, tout au bout du vieux faubourg. La vitrine du rez-de-chaussée est plus brillante que d'habitude. Plus allègrement que jamais les écriteaux dansent au-dessus de la porte, et, par les fenêtres ouvertes, montent des cris joyeux, un envollement de bonheur.

“ Reçu, il est reçu... Oh ! quelle chance... Henriette, Elise, arrivez donc... La pièce de M. Maranne est reçue.”

Depuis hier André sait la nouvelle. Le directeur des Nouveautés l'a fait venir pour lui apprendre qu'on allait monter son drame tout de suite, qu'il serait joué le mois prochain. Ils ont passé la soirée à parler des décors, de la distribution ; et, comme en rentrant du théâtre il était trop tard pour frapper chez les voisins, l'heureux auteur a guetté le jour dans une impatience fiévreuse. puis, dès qu'il a entendu marcher au-dessous, les persiennes s'ouvrir en claquant sur la façade, il est descendu bien vite annoncer à ses amis la bonne nouvelle. A présent, les voilà tous réunis, ces demoiselles, en gentil déshabillé, les cheveux tordus à la hâte, et M. Joyeuse, que l'événement a surpris en train de faire sa barbe, montrant sous son bonnet brodé une étonnante figure mi-partie, un côté rasé, l'autre non. Le plus ému, c'est André Maranne, car vous ne savez pas ce que la réception de *Révolte* représente pour lui, ce dont ils sont convenus avec Bonne Maman. Le pauvre garçon la regarde comme pour chercher dans ses yeux un encouragement ; et les yeux un peu railleurs et bons ont l'air de dire : “ Essayez toujours. Qu'est-ce qu'on risque ? ”

Il regarde aussi, pour se donner du courage, M^{lle} Elise, jolie comme une fleur, ses grands cils abaissés. Enfin, prenant son parti :

“ Monsieur Joyeuse, dit-il d'une voie étranglée, j'ai une communication très grave à vous faire.”

M. Joyeuse s'étonne :

“ Une communication... Ah ! mon Dieu, vous m'effrayez...”

Et baissant la voix lui aussi :

“ Est-ce que ces demoiselles sont de trop ? ”

— Non. Bonne Maman sait ce dont il s'agit. M^{lle} Elise doit aussi s'en douter. Ce sont seulement les enfants...”

M^{lle} Henriette et sa sœur sont priées de se retirer, ce qu'elles font aussitôt, l'une d'un air majestueux et vexé, l'autre, la jeune Chinoise Zaza, avec une folle envie de rire dissimulée.

Alors un grand silence. Puis l'amoureux commence sa petite histoire.

Je crois bien que M^{lle} Elise se doute en effet de quelque chose, car, dès que le jeune voisin a parlé de communication, elle a tiré son “ Ansart et Rendu ” de sa poche et s'est plongée précipitamment dans les aventures d'un tel, dit le Hutin, émouvante lecture qui fait trembler le livre entre ses doigts. Il y a de quoi trembler, certes, devant l'effarement, la stupeur indignée, avec lesquels M. Joyeuse accueille cette demande de la main de sa fille :

“ Est-ce possible ? Comment cela s'est-il fait ? Quel prodigieux événement ! Qui se serait jamais douté d'une chose pareille ? ”

Et tout à coup le bonhomme part d'un immense éclat de rire. Eh bien non, ce n'est pas vrai. Voilà longtemps qu'il connaît l'affaire, qu'on l'a mis au courant de tout...

Le père au courant de tout ! Bonne Maman les a donc trahis ?...

Et, devant les regards de reproche qui se tournent de son côté, la coupable s'avance en souriant :

“ Oui, mes amis, c'est moi... Le secret était trop lourd. Je n'ai pas pu le garder pour moi seule... Et puis le père est si bon... On ne peut rien lui cacher.”

En parlant ainsi, elle sauta au cou du petit homme ; mais la place est assez grande pour deux, et, quand M^{lle} Elise s'y réfugie à son tour, il y a encore une main tendue, affectueuse, paternelle, vers celui que M. Joyeuse considère comme son enfant. Étreintes silencieuses, longs regards qui se croisent émus ou passionnés, minutes bienheureuses qu'on voudrait retenir toujours par le bout

fragile de leurs ailes ! On cause, on rit doucement en se rappelant certains détails. M. Joyeuse raconte que le secret lui a été révélé tout d'abord par les esprits frappeurs, un jour qu'il était seul chez André. "Comment vont les affaires, monsieur Maranne ?" demandaient les esprits, et lui-même a répondu en l'absence de Maranne : "Pas trop mal pour la saison, messieurs les esprits." Il faut voir de quel air malicieux le petit homme répète : "Pas trop mal pour la saison..." ; tandis que M^{lle} Élise, toute confuse à l'idée que c'est avec son père qu'elle correspondait ce jour-là, disparaît sous ses boucles blondes...

Après cette première émotion, les voix posées, on parle plus sérieusement. André Maranne n'est pas riche, mais le vieux comptable n'a pas, heureusement, des idées de grandeur. Ils s'aiment, ils sont jeunes, bien portants et honnêtes, voilà de belles dots constituées et qui ne coûteront pas lourd d'enregistrement chez le notaire. Le nouveau ménage s'installera à l'étage au-dessus. On gardera la photographie, à moins que *Révolte* ne fasse des recettes énormes. En tout cas, le père sera toujours près d'eux ; il a maintenant une bonne place chez un agent de change, quelques expertises à faire pour le Palais ; pourvu que le petit navire vogue toujours dans les eaux du grand, tout ira bien, avec l'aide du flot, du vent et de l'étoile.

Les grandes questions résolues, on peut rouvrir la porte et rappeler les deux exilées. Pour ne pas remplir ces petites têtes de pensées au-dessus de leur âge, on est convenu de ne rien dire du prodigieux événement, de ne rien leur apprendre, sinon qu'il faut s'habiller à la hâte, déjeuner encore plus vite, pour pouvoir passer l'après-midi au Bois, où Maranne leur lira sa pièce en attendant d'aller à Suresnes manger une friture chez Kontzen ; tout un programme de délices en l'honneur de la réception de *Révolte* et d'une autre bonne nouvelle qu'elles sauront plus tard.

"Ah ! vraiment...Quoi donc ? demandent d'un air innocent les deux fillettes.

— C'est bon, c'est bon, mesdemoiselles...Allez toujours vous habiller."

Alors commence un autre refrain :

"Quelles robes faut-il mettre, Bonne Maman ? ...La grise ?..."

— Bonne Maman, il manque une bride à mon chapeau.

— Bonne Maman, ma fille, je n'ai donc plus de cravate empesée ?"

Pendant dix minutes, c'est autour de la charmante aïeule un va-et-vient, des instances. Chacun a besoin d'elle ; c'est elle qui tient les clefs de tout, distribue le joli linge blanc tuyauté, les mouchoirs brodés, les gants de toilette, toutes ces richesses qui, sorties des cartons et des armoires, étalés sur les lits, répandent dans une maison l'allégresse claire du dimanche.

Les travailleurs, les gens à la tâche la connaissent seuls, cette joie qui revient tous les huit jours, consacrée par l'habitude d'un peuple. Pour ces prisonniers de la semaine, l'almanach aux grilles serrées s'entr'ouvre de distance en distance en espaces lumineux, en prises d'air rafraîchissantes. C'est le dimanche, le jour si long aux mondains, aux Parisiens du boulevard dont il dérange les manies, si triste aux dépatriés sans famille, et qui constitue pour une foule d'êtres la seule récompense, le seul but aux efforts désespérés de six jours de peine. Ni pluie ni grêle, rien n'y fait, rien ne les empêchera de sortir, de tirer derrière eux la porte de l'atelier désert, du petit logement étouffé. Mais, quand le printemps s'en mêle, quand un soleil de mai l'éclaire comme ce matin, qu'il peut s'habiller de couleurs heureuses, pour le coup le dimanche est la fête des fêtes.

Si on veut bien le connaître, il faut le voir surtout aux quartiers laborieux, dans ces rues sombres qu'il illumine, qu'il élargit, en fermant les boutiques, en remisant les gros camions de transport, faisant la place libre pour des rondes d'enfants débarbouillés et parés, et des parties de volants mêlées aux grands circuits des hirondelles, sous quelque porche du vieux Paris. Il faut le voir aux faubourgs grouillants, enfiévrés, où, dès le matin, on le sent planer, reposant et doux, dans le silence des fabriques, passer avec le bruit des cloches et ce coup de sifflet aigu des chemins de fer qui met dans l'horizon, tout autour des banlieues, comme un immense chant de départ et de délivrance. Alors on le comprend et on l'aime.

Dimanche de Paris, dimanche des travailleurs et des humbles, je te benis pour tout ce que tu donnes de joie, de soulagement au labeur coura-

geux et honnête, pour le rire des enfants qui l'acclament, la fierté des mères heureuses d'habiller leurs petits en ton honneur, pour la dignité que tu conserves au logis des plus pauvres, la nippe glorieuse mise de côté pour toi au fond de la vieille commode éclopée; je te bénis surtout à cause de tout le bonheur que tu apportais en surcroît ce matin-là dans la grande maison neuve au bout de de l'ancien faubourg.

Les toilettes terminées, le déjeuner fini, prit sur le pouce, — et sur le pouce de ces demoiselles vous pensez ce qu'il peut tenir, — on était venu mettre les chapeaux devant la glace du salon. Bonne Maman jetait son coup d'œil général, piquait ici une épingle, renouait un ruban là, redressait la cravate paternelle, mais, tandis que tout ce petit monde piaffait d'impatience, appelé au dehors par la beauté du jour, voilà un coup de sonnette qui retentit et vient troubler la fête.

“ Si l'on n'ouvrait pas?... ” proposent les enfants.

Et quel soulagement, quel cri de joie en voyant entrer celui qui était déjà devenu l'ami Paul, M. de Géry !

“ Vite, vite, venez qu'on vous apprenne la bonne nouvelle...”

Il le savait bien avant tous que la pièce était reçue. Il avait eu assez de mal pour la faire lire au directeur, mais il se garda de parler de son intervention. Quant à l'autre événement, celui dont on ne disait mot, à cause des enfants, il le devina sans peine au bonjour frémissant de Maranne, dont la blonde crinière se tenait toute droite sur son front, à force d'être relevée à deux mains par le poète, comme il faisait toujours dans ses moments de joie, au maintien un peu embarrassé d'Elise, aux airs triomphants de M. Joyeuse, qui se redressait dans ses habits frais, tout le bonheur des siens écrit sur sa figure.

Bonne Maman seule gardait son air paisible d'habitude; mais on sentait en elle, dans son empressément autour de sa sœur, une certaine attention encore plus tendre, un soin de la rendre jolie. Et c'était délicieux, ces vingt ans qui en paraient d'autres sans envie, sans regret, avec quelque chose du doux renoncement d'une mère fêtant le jeune amour de sa fille, en souvenir d'un bonheur

passé. Paul voyait cela, il était même seul à le voir; mais, tout en admirant Aline, il se demandait avec tristesse s'il y aurait jamais place en ce cœur maternel pour d'autres affections que celles de la famille, des préoccupations en dehors du cercle tranquille et lumineux où Bonne Maman présidait si gentiment le travail du soir.

Enfin l'on partit pour le Bois, et, derrière les allées sablées, arrosées et nettes, où des files de roues, tournant lentement autour du lac, tracent tout le jour un sillon sans cesse parcouru, machinal, derrière cet admirable décor de verdure en murailles, d'eaux captives, de roches fleuries, on trouva le vrai bois, le bois sauvage aux taillis vivaces qui pousse et repousse, formant des abris impénétrables, traversés de menus sentiers, de sources bruissantes. Cela c'est le bois des petits, le bois des humbles, la petite forêt sous la grande.

On s'arrêta au bord d'un étang, jeté en miroir sous des saules, couvert de nénuphars et de lentilles d'eau, coupé de place en place de larges moires blanches, rayons tombés, étalés sur la surface luisante, et que de grandes pattes d'argyronètes rayaient comme avec des pointes de diamant.

Sur les berges en pente abritées d'une verdure déjà serrée, quoique grêle, on s'était assis pour écouter la lecture, et les jolies figures attentives, les jupes gonflées sur l'herbe, faisaient penser à quelque Décaméron plus naïf et plus chaste dans une atmosphère plus reposée. Pour compléter ce bien-être de la nature, cet aspect de campagne lointaine, deux ailes de moulin, dans un écart de branches, tournaient vers Suresnes, tandis que de l'éblouissante vision, luxueuse croisée à toutes les carrefours du bois, il n'arrivait qu'un roulement confus et perpétuel qu'on finissait par ne plus entendre. La voix du poète, élégante et jeune, montait seule dans le silence, les vers s'envolaient frémissants, répétés tout bas par d'autres lèvres émues, et c'étaient des approbations étouffées, des frissons aux passages tragiques. Même on vit Bonne Maman essayer une grosse larme. Ce que c'est pourtant que de n'avoir pas de broderie en main !

La première œuvre... *Révolte!* était cela pour André, cette première œuvre toujours trop abon-

dante et touffue, dans laquelle l'auteur jette d'abord tout un arriéré d'idées, d'opinions, pressées comme les eaux au bord d'une écluse, et qui est souvent la plus riche sinon la meilleure d'un écrivain. Quant au sort qui l'attendait, nul n'aurait pu le dire; et l'incertitude planant sur la lecture du drame ajoutait à son émotion celle de chaque auditeur, les vœux tout de blanc vêtus de M^{lle} Élise, les hallucinations fantaisistes de M. Joyeuse et les souhaits plus positifs d'Aline installant d'avance la modeste fortune de sa sœur dans le nid, battu des vents, mais envié de la foule, d'un ménage d'artiste.

Ah! si quelqu'un de ces promeneurs, tournant pour la centième fois autour du lac, accablé par la monotonie de son habitude, était venu écarter les branches, quelle surprise devant ce tableau! Mais se serait-il bien douté de tout ce qui pouvait tenir de passion et d'espérance dans ce petit coin de verdure guère plus large que l'ombre dentelée d'une fougère sur la mousse?

Ils suivirent ensuite une allée étroite et couverte. Paul donnait le bras à Aline, et tous deux marchaient d'un pas très vif bien en avant des autres. Ce n'était pourtant pas la terrasse du père Kontzen ni ses fritures croustillantes qui les attiraient. Non, les beaux vers qu'ils venaient d'entendre les avaient emportés très haut, et ils n'étaient pas encore redescendus. Ils allaient devant eux vers le bout toujours fuyant qui s'élargissait à son extrémité dans une gloire lumineuse, une poussière de rayons, comme si tout le soleil de cette belle journée les attendait, tombé à la lisière. Jamais Paul ne s'était senti si heureux. Ce bras léger, posé sur son bras, ce pas d'enfant où le sien se guidait, lui auraient rendu la vie douce et facile autant que cette promenade sur la mousse d'une allée verte.

Tout en causant, ils arrivaient au bout de l'allée couverte terminée par une immense clairière dans laquelle se mouvait le tumulte du Bois, voitures et cavaliers s'alternant, et la foule à cette distance piétinant dans une poudre floconneuse qui la masquait confusément en troupeau. Paul ralentit le pas, enhardi par cette dernière minute de solitude.

“ Regardez...”

Il lui mit sous les yeux un petit cadre ovale entourant un profil sans ombres, un simple contour au crayon où elle se reconnut, surprise d'être si jolie, comme reflétée dans le miroir magique de l'Amour. Des larmes lui vinrent aux yeux sans qu'elle sût pourquoi, une source ouverte dont le flot battait sa poitrine chaste. Il continua :

“ Ce portrait m'appartient, il a été fait pour moi... Cependant, un scrupule m'est venue. Je ne veux le tenir que de vous-même... Prenez-le donc, et, si vous trouvez un ami plus digne, quelqu'un qui vous aime d'un amour plus profond, plus loyal que le mien, je vous permets de le lui donner.”

Elle s'était remise de son trouble, et regardant de Géry bien en face avec une tendresse sérieuse :

“ Si je n'écoutais que mon cœur, je n'hésiterais pas, car, si vous m'aimez comme vous dites, je crois bien que je vous aime aussi... Mais je ne suis pas libre, je ne suis pas seule dans la vie... Regardez là-bas.”

Elle montrait son père et ses sœurs qui leur faisaient signe de loin, se hâtaient pour les rejoindre.

“ Eh bien! et moi? dit Paul vivement, est-ce que je n'aurai pas la moitié de vos devoirs, de vos charges?... Ne le permettez-vous pas?”

— Vrai? c'est vrai? Vous me laisserez avec eux?... Je serai Aline pour vous et toujours Bonne Maman pour tous nos enfants?... Oh! alors, dit la chère créature rayonnante de joie et de lumière, voilà mon portrait, je vous le donne... Et puis toute mon âme avec, et pour toujours.

Alphonse Daudet.

Petite Correspondance.

Quelques abonnées de Trois-Rivières.—Les ourlets sont préférables. Le *Kensington* est le point en vogue. La soie romaine est le plus souvent employée.

Melle. M. P. Montmagny. — Voir aux annonces l'adresse d'un libraire.

Monsieur Adolphe Chauvin, avocat, le sympathique conférencier déjà connu nous fera une lecture à la salle du cercle Ville-Marie, mercredi, le 10 mai. Inutile d'y inviter nos intelligentes lectrices.

TOUSSEZ-VOUS ?

Depuis un Jour !

Une Semaine !

Un Mois !

Une Année !

Des Années !

PRENEZ LE

Sirop de Térébenthine

DU

DR. LAVIOLETTE.

Le Plus Sûr.

Le Plus Efficace.

Le Plus Agréable au Goût.

NE CONTIENT

Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme

EN VENTE PARTOUT.

25 et 50 cents le Flacon.

DEMANDEZ-LE.

SEUL PROPRIÉTAIRE : J. G. LAVIOLETTE, M.D.,
217 Rue des Commissaires, Montreal.

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite,
par les

Poudres

+ + **Orientales**

les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé. Le développement de la fermeté des formes de la poitrine chez la femme.

SANTÉ ET BEAUTÉ.

Une boîte avec notice, \$1.00. Six boîtes, \$5.00.

En vente dans toutes les Pharmacies de première classe.

Dépôt général pour la Puissance.

L. A. BERNARD, 1882 rue Ste Catherine, Montreal.

ETABLI EN 1858

T. GRAHAM

IMPORTATEUR DE

Porcelaines, Verreries, Lampes, Etc.

Défiant toute compétition dans le choix de Services de Toilette, à Dîner, à Thé, etc., etc.

120 RUE SAINT-LAURENT,

MONTREAL.

5^{ME} SEMAINE.

\$32,771.25 d'affaires.

Vente extraordinaire

10,000 Eponges.....	@ 6 cents
8000 Eponges.....	@ 10 cents
6000 Eponges.....	@ 15 cents
4000 Eponges.....	@ 20 cents
3000 Eponges.....	@ 30 cents
2000 Eponges.....	@ 50 cents

33,000 Eponges. De quoi à en fournir à toute la ville.

Notez que les prix ci-dessus sont à 25 cents dans la piastre.

460 Manteaux, nouveauté de la saison.

Grand et beau choix à 40 cents dans la piastre.

Grande mise en vente de tapis.

Un lot splendide, 228 pièces au choix, à des prix excessivement bas.

Rideaux de tous genres à des prix largement réduits.

Aussi 1250 Coupons de Rideau à 20 et 30 cents le morceau.

N'oubliez Pas Nos Etoffes a Robes.

Chaque jour nous marquons des nouveaux lots, à peine pouvons nous suffire à la vente.

A Remarquer.

Chaque semaine nous mettons en vente des nouvelles marchandises aux mêmes conditions du bon marché.

Donc à Lundi, 1er Mai, à 9 heures du matin,

BOISSEAU FRERES.

235 et 237 rue St Laurent.

25,000

CERTIFICATS ATTESTENT LES GUERISONS PRODUITES

— PAR LE —

VIN ST. MICHEL

— DANS LES CAS DE —

DÉBILITÉ

Trois petits verres par jour auront pour effet de rendre l'appétit meilleur, la digestion facile, le sang circulera chaud dans les veines et les forces reviendront comme par enchantement.

EN VENTE PARTOUT.

25c.
PAR BOITE.
PILULES DE NOIX LONGUES DE MCGALE POUR AFFECTIONS BILIEUSES & C.
A VENDRE PARTOUT.

Avis aux Familles pour la Conservation de leur Santé.

LES PILULES DE NOIX LONGUES DE MCGALE

Etant purement végétales peuvent être données en toutes saisons et dans tous les climats; elles ne contiennent ni mercure ni minéral quelconque.

Pour le Mal de Tête, les Etourdissements et les Dérangements Bilieux.

C'EST LE TEMPS

Toutes les MARCHANDISES les plus nouvelles pour la saison du Printemps viennent d'être reçues;

Venez les voir, Mesdames

Après plusieurs années de pratique dans les grands établissements du genre à Paris et Londres, je suis en état de vous confectionner le plus

Chic Costume du Printemps

que vous puissiez rêver, et cela ne vous coûtera pas plus cher qu'un costume mal fait.

L.G. de TONNANCOUR,

TAILLEUR POUR DAMES,
10 COTE ST. LAMBERT.